73e LIVRAISON.

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES
UNE PIÈCE PAR SEMAINE.

MAGASIN THÉATRAL ILLUSTRÉ

A LA LIBRAIRIE THÉATRALE
BOULEVARD SAINT-MARTIN, 19.



BIBLIOTECA LUCCHESE

# RICHARD III

DRAME EN CINQ ACTES

## PAR M. VICTOR SÉJOUR

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 28 SEPTEMBRE 1852.

## A MON PÈRE.

Je n'ai pas voulu traduire Shakspeare : traduire c'est diminuer. J'ai pensé qu'en me tenant debout à ses pieds, j'allais mieux faire éclater sa grandeur. Aussi bien, toutes les grandes forces de la nature m'attirent. Je n'ai jamais pu voir la mer sans me jeter tête baissée dans ses flots. Je m'y jette avec la conscience et l'adoration de sa puissance ; je m'y jette, non pas pour lutter contre elle, mais pour essayer mes forces, et j'en sors les membres plus souples, la tête plus libre, mais avec la réalité de ma faiblesse.

Je ne crois pas avoir fait une œuvre infime en écrivant cette pièce. Accueillez-la, mon père; accueillez-la comme vôtre, car si jamais je compte parmi les hommes de mon temps, c'est que j'aurai porté dans mon art la rectitude et la hauteur d'esprit qui vous caractérisent. VICTOR SEJOUR.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

| | | | |
|---|---|---|---|
| RICHARD III | MM. | LICIEN. | |
| RAOUL DE FULKES sous le nom de SCROPP. | | BIGNON. | |
| HUG HAWKINS, alchimiste | | DECOUVILLE. | |
| RICHEMOND | | BARON. | |
| RUTLAND, affidé de Richard | | VARNOY. | |
| JOHN SLANGHTER, | | MERCIER. | |
| DIGHTON, | assassins | ANATOLE. | |
| FORREST, | | CRÉMI-LOUIS. | |
| WILLIAM, apprenti d'Hawkins | | COLBRUN. | |
| WEVERBY | | VISSOT. | |
| MONTAGU | | SAVIGNY. | |
| STANLEY | | DORVILLE. | |
| LEIMEREY | | ÉDOUARD. | |
| PATRICK | | LARSOT. | |
| SURREY | | CORRIER. | |
| LA REINE DOUAIRIERE, veuve d'Edouard IV | Mmes | LUCIE MARIER. | |
| LADY ELISABETH, sa fille | | LIA FÉLIX. | |
| LA DUCHESSE D'YORK, mère de Richard | | PERSON. | |
| NELLY, fille d'Hawkins | | JOUVANTE. | |

Pages, Archers, Soldats, Barons, etc.

(*La scène se passe en Angleterre : les deux premiers actes à Londres, le troisième et le quatrième à Nottingham, le cinquième à Leicester, dans les environs de l'église de Grey-Friars (Moines-Gris).*

Vu les traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, on ne peut représenter, réimprimer ni traduire cette pièce à l'étranger, sans l'autorisation des Auteurs et Editeurs.

## ACTE I.

La Cotte de mailles. — La salle du conseil au palais de Baynard : deux portes latérales à droite et à gauche ; le fond est ouvert sur une vue de Londres. — Architecture gothique, pamplies, bannières, blasons. — Premier plan, à gauche, une grande table chargée de cartes géographiques et de papiers ; à droite, un fauteuil.

### SCENE PREMIERE.

STANLEY, SURREY, MONTAGU, CONSEILLERS.

MONTAGU, *entrant avec les lords qui se disputent entre eux, et cherchant à les contenir.* Voyons, milordes, voyons ; vous êtes dans la salle du conseil, c'est vrai, mais vous êtes aussi à Baynard, à deux pas du lit fatal où la duchesse d'York, l'auguste et vénérable mère de Richard, lutte contre la mort, et non loin des appartements de lady Anne, sa femme, qui n'a plus que quelques heures à vivre. Songez à cela, milords : deux malheurs en un jour, deux deuils dans une maison. — Si vos regrets ne modèrent pas vos emportements, que ce soit du moins votre respect. (*Il entre chez la Reine.*)

STANLEY. Montagu a raison. Mais, je le répète, le peuple et les bourgeois veulent la paix, les soldats même sont las de la guerre !

SURREY. Où as-tu vu cela enfin ? Et tu crois que nous prêterions les mains à cette invasion ? Vive Dieu ! tu nous calomnies. L'Angleterre se hérisserait de lances et d'épées pour repousser ces bandits.

STANLEY. Des bandits !... quels bandits ?... Richemond ?

LES UNS. Oui ainsi !

LES AUTRES. Non, non !

SURREY. J'en suis fâché, milord Stanley, c'est votre parent, mais, vrai Dieu ! il n'est pas de la pâte dont on fait les rois.

STANLEY. Par Notre-Dame, mon épée n'est pas encore si rouillée qu'elle ne puisse sortir du fourreau, lord Surrey.

SURREY. A votre aise, milord. Mais je garde mon courage et mon épée pour les ennemis du roi.

STANLEY. Qui te parle de trahir Richard ? Je le

76671



sers comme toi. Mais est-ce une raison pour déshonorer Richemond Richemond qui ne songe qu'à épouser la fille d'Édouard?

SURREY. Soit, mais en attendant il aborda à Milford Haveo avec deux mille hommes.

STANLEY. Pourquoi l'a-t-on contraint à revendiquer la couronne? (*Richard entre suivi de quelques amis.*)

## SCENE II.

Les Mêmes, RICHARD, RUTLAND, Les Sentinelles.

RICHARD, *entrant.* Revendiquer la couronne? Par saint Georges, le sanglier n'est pas mort! Revendiquer la couronne? A quel titre? de quel droit? L'Angleterre est-elle un nid de bâtards? Ma couronne est la tête du petit-fils de Catherine Roët? Courrouces-vous, milords! on attente à vos droits comme aux miens. — (*A Stanley.*) Revendiquer la couronne?... et c'est toi qui oses prononcer cette parole, Stanley; toi qui m'as vu couronner deux fois, à Westminster et à York, et que j'ai fait sénéchal de ma maison? C'est toi!... vive Dieu! Suis je un roi de carton?... Le soleil d'York a-t-il pâli?... Par saint Dunston, le sanglier n'est pas mort, il a toutes ses dents, et vienne l'occasion, vous les compterez par les blessures qu'elles feront!

STANLEY, *confus.* Milord...

RICHARD, *frappant sur la carte et suivant du doigt l'indication des lieux.* Voici mes États; voici le Bretagne et l'Irlande; du nord au sud, de l'est à l'ouest, tout m'appartient! — Et à vous aussi, milords; ce que j'ai, vous l'avez!... Aussi bien, nous sommes de vieux compagnons d'armes. (*A l'un.*) A Nottingham j'ai été blessé à tes côtés. (*A un autre.*) Norfolk, nous avons dormi dans le même manteau. (*A tous.*) Nous nous sommes vus à l'œuvre enfin; et vrai Dieu! ce n'est pas ce bâtard qui nous fera trembler!... (*Montagu et un huissier entrent, l'un à droite, l'autre à gauche.*)

## SCÈNE III.

Les Mêmes, MONTAGU, UN HUISSIER.

MONTAGU. Milord, Dieu vous éprouve cruellement. La reine, votre auguste femme, se meurt: elle désire revoir Votre Majesté avant de mourir.

RICHARD. Je vous suis.

L'HUISSIER. La duchesse d'York, votre auguste mère, se meurt: elle supplie son altesse de lui accorder un dernier moment.

RICHARD. J'y vais. (*Montagu et l'huissier restent au fond.*)

## SCÈNE IV.

RICHARD, Les Conseillers.

RICHARD, *reprenant son discours.* Il s'apprête à aborder à Milford-Haveo, c'est bien! Le roi Charles VIII est pour lui; Dorset, d'Oxford, l'évêque d'Ely sont pour lui: il a une flotte et deux mille soldats; (*frappant du doigt sur la carte*) il a les rebelles de l'ouest, les traîtres du nord, les pirates de la mer d'Irlande et les tenanciers de la principauté de Galles... C'est très-bien!... mais nous avons Londres, nous; nous avons le sud et l'est; nous avons une noblesse vaillante et résolue; nous avons nos filles, nos femmes, nos biens, notre pays à défendre; nous avons enfin douze mille hommes prêts à mourir, mais déterminés à vaincre.

MONTAGU, *à Richard.* Sire, votre femme?

L'HUISSIER. Sire, votre mère!

RICHARD. J'y vais!

MONTAGU. La mort n'attend pas, sire.

RICHARD, *impatienté.* J'y vais, vous dis-je, j'y vais! (*Ils s'éloignent.*)

## SCENE V.

RICHARD, Les Conseillers.

RICHARD. Notre triomphe est assuré. Rappelez-vous la ligue formidable qui nous accueillait, voilà deux ans: le même jour, à la même heure, Richemond proclamé roi à Exeter par le marquis Dorset; dans le comté de Wilts par l'évêque de Salisbury; Brecknock par Buckingham; à Newbury, à Maidstone, dans le comté de Kent, cet vingt gentilshommes des plus vaillantes maisons. Qu'en est-il résulté? De la besogne au bourreau et du sang pour fécoader nos champs. Le parlement nous soutient. Nous avons assez de nobles dans notre escarcelle...

RUTLAND, *bas, à Richard.* Ne vous avancez pas trop, le trésor est vide.

RICHARD, *continuant.* Assez de nobles donc notre escarcelle pour faire face à tout; assez de comtés et de duchés pour récompenser nos amis. — Ainsi vous me rejoindrez dans huit jours à Leicester. Nottingham sera notre quartier général. Norfolk, tu te chargeras des habitants de l'est; toi, Brukenbury, des milices de la cité: vous, Northumberland, vous, Lovel, des troupes du nord et du Hampshire... Le reste me regarde. — Quant à vous, lord Stanley, vous pouvez vous rendre en Lancashire; vous lèverez les troupes que vous voudrez; mais songez que Georges Stanley, votre fils, est en mon pouvoir, et que sa tête tombera à la première démarche douteuse que vous ferez... Allez! — Allez, milords!...

## SCENE VI.

RICHARD, RUTLAND. (*Richard se met à une table et écrit.*)

RICHARD, *se levant, à Rutland.* Pourquoi me regardes tu ainsi?... Tu es o ma demander la tête de quelqu'un?

RUTLAND. Dieu m'en garde, milord, j'ai bien assez de la mienne!

RICHARD. Tu es caison, l'histoire sera de ton avis, tu ne sais qu'en faire. (*Remettant à Rutland des papiers,*) Au connétable de la Tour; — au lord maire; au maître de la cavalerie! (*Rutland remet les ordres à trois seigneurs qui sont au fond.*)

RUTLAND, *revenant près de Richard.* L'histoire? Vous y croyez, milord?

RICHARD, *riant.* Prends garde, c'est une vieille commère qui passe son temps à écouter aux portes à regarder par le trou des serrures.

RUTLAND. Alors je vous plains.

RICHARD, *riant.* Au fait, vois-tu d'ici toute cette meute de aurlaux, toute cette vermine d'écrivains rongeant mes archives et me mesurant aux petites mesures de leurs passions et de leurs idées?... Allez, messieurs, allez... je ne m'étierai pas un cheveu de la tête pour vous plaire.

RUTLAND. Vous êtes modeste, milord.

RICHARD. Sais-tu ce qui me déplaît dans César? c'est qu'il s'est mis une couronne de laurier parce qu'il était chauve. (*Il se remet à écrire.*)

RUTLAND, *se rapprochant.* Suis-je votre ami, milord?

RICHARD. Tu es mieux que cela, tu es mon complice.

RUTLAND. Un conseil: écrivez vos mémoires.

RICHARD. Moi?

RUTLAND. Vous pourriez peut-être concilier la nécessité où vous avez été de faire disparaître les deux fils d'Édouard IV avec l'imprudence de laisser vivre Elisabeth, leur sœur, qui aima Richemond et complote avec lui.

RICHARD, *écrivant.* Bah!

RUTLAND. Il y a là contradiction, convenez-en, milord?... Contradiction singulière que vos historiens feront ressortir. — Mais on dira que vous étiez un trop habile homme d'État pour n'avoir pas vu le péril; que votre altesse savait les projets d'alliance entre Richemond de Bretagne et Elisabeth d'Angleterre; qu'enfin vous n'ignoriez pas que la possibilité seule de cette union donnait une importance réelle au petit fils de Catherine Roët, et que Richemond n'était plus cet aventurier, ce bâtard, ce vagabond de Bretagne, comme vous disiez, mais le représentant des deux roses, des Lancastre par sa mère, et des York par Elisabeth.

RICHARD. Tu connais?

RUTLAND. Ce n'est pas moi, milord, c'est votre historien qui conclura qu'en présence du plus grand danger qu'un roi eût couru; en présence de Richemond réclamant l'Angleterre, moins en son nom qu'au nom d'Elisabeth, dont il est le fiancé, vous avez mieux aimé faire face à l'orage que de le prévenir en vous assurant de votre nièce; et qu'à tout prendre, si vos neveux sont morts, c'est que Dieu les a rappelés à lui les trouvant trop parfaits pour vivre parmi nous.

RICHARD, *dédaigneusement* Une femme!... on peut l'épouser,

RUTLAND. La reine n'est que souffrante, milord

RICHARD, *lui frappant sur l'épaule.* Si jamais tu me trouves en défaut, je te donnerai cent couronnes.

RUTLAND, *s'inclinant.* Cent couronnes?... Ce n'est pas de refus, milord; je pense pour un homme d'esprit depuis que je vis des miettes de votre table, c'est vrai, mais vous êtes fils d'Ève, monseigneur, et vous mourrez tôt ou tard dans la pomme.

RICHARD. Voici l'édit contre les juifs; tu le feras crier à son de trompe par toute l'Angleterre. (*Il lui remet un parchemin.*)

RUTLAND. Contre les juifs, milord?...

RICHARD. Ils m'ont refusé leur concours, c'est bien, je les ferai tous mettre à la question Non, je mettrai leur vie à rançon. Toi, tu es vieux et laid, tu veux tout; toi, tu es fringant et beau, tu veux tout... Tu verras, ils n'auront pas assez de leurs dix doigts pour m'ouvrir leur bourse.

RUTLAND. Parbleu! la bourse ou la vie.

RICHARD. Que veux tu? Le trésor ne sera jamais vide tant que nous aurons de bons juifs sous la main.

RUTLAND. Votre altesse se sauvera toujours par l'esprit. (*Entre un tailleur.*)

## SCENE VII.

RICHARD, RUTLAND, TOM.

RUTLAND, *à Richard.* Ah! votre tailleur, milord... — Il vous apporte des habits de deuil?

RICHARD. Il a prévu que j'en aurai probablement besoin. Dans ma chambre. (*Le tailleur sort.*) Le deuil m'ira-t-il? Rutland?

RUTLAND, Tout va o votre altesse.

RICHARD. Flatteur! (*Se regardant.*) Au fait, tu peux avoir raison. — un peu bossu... un peu manchot... un peu boiteux. (*Rutland se met à rire.*) Tu ris?... — Mais bah! les femmes ouvrent de grands yeux, et ne larment pas leur cœur quand je passe. Affaire d'habitude, cher: je me trouve moi passe que je vois l'humanité au laid.

RUTLAND, *à part.* Il raille ses infirmités pour empêcher les autres d'en rire.

RICHARD, *à Rutland, qui remonte vers le fond.* Où vas-tu?

RUTLAND. Je vais m'occuper de votre édit, milord; mais je crains bien que vos bons juifs ne se fassent tous rouer avant de lâcher un écu.

## SCÈNE VIII.

RICHARD, *se regardant.* Où est-elle, l'élégance de mon père?.. Ah! voilà ma plaie intérieure!... Ma mère était une honnête femme, pourtant!... O bouffonnerie humaine! je tiendrais dans un casque, et je fais trembler l'Angleterre .. — Contrefait! .. Rutland lui-même, oui, Rutland en a ri... Ce maudit ne pouvait-il avoir ma bosse sur le dos!... Je fais rire, moi, Richard! (*Avec un rire sardonique.*) Clarence était beau... Édouard et Richard étaient beaux... Rivers, Buckingham, Hastings étaient beaux... Oui, mais que sont-ils devenus?... la proie des vers, qui sont plus hideux que moi! Contrefait! j'ai du moins l'avantage de me difformité: la terreur! Où est l'homme qui commande l'attention et provoque l'étonnement avec plus d'autorité que moi? Une jambe débile, mais une volonté de fer; un bras inerte, une main desséchée, mais qui mène en laisse l'Angleterre et l'Irlande, et conduit les hommes comme un troupeau! Dieu m'entend, je ne voudrais être beau que parce qu'on ne se défie pas de la beauté. Je suis seul de mon espèce, moi. Je sais ce que je veux, par ce que j'use... — J'ai voulu être, je suis; je veux être, je serai. (*Entrent Weberby et Montagu.*)

## SCENE IX.

Les Mêmes, WEBERBY, MONTAGU.

RICHARD, *allant au devant de Weberby.* Ah! bonjour, docteur... Eh bien?... la reine est-elle mieux?

WEBERBY, *hésitant.* Milord...

RICHARD. Je suis un homme, docteur; je suis prêt à tout, parlez.

WEBERBY. La reine ne passera pas la nuit.

RICHARD. Est-il possible!... ma pauvre femme!

WEBERBY. Votre grâce m'avait ordonné de lui parler sans ménagements,

RICHARD. Vous avez bien fait. Le mal est-il sans remède?

WEBERBY. Je le crains, milord; c'est un mal dont les ravages inexplicables déroutent la science. Il n'y a que le poison...

RICHARD, *l'interrompant.* Le poison? y pensez-vous?

WEBERBY. Je ne hasarde qu'avec timidité ..

RICHARD. Du poison?.. Ma mère se meurt de vieillesse; pourquoi ne pas supposer que c'est aussi par le poison? Je vous connais ce travers, Weberby... En vérité, vous êtes fou... La reine Anne n'a pas d'ennemis... Votre science s'égare en d'outrageantes conjectures... Allons, c'est bien, laissez-nous. Du poison!... C'est bien, lais-

Digitized by Google

nous... — Que ce mot de poison ne sorte jamais de votre bouche. Ma pauvre femme!...

WEBSEOY. Je supplie votre grace de me pardonner la maladresse de mes soupçons.

MONTAGU, *retenant Weberby* Un instant, Weberby (*Au Roi.*) Votre bonté naturelle vous aveugle, milord. Mais je suis proche parent de la reine, je provoquerai une enquête.

RICHARD, *s'emportant.* Tu es un traître, toi, tu es du parti de Richemond. (*Criant.*) A moi, milords, à moi! (*Les affidés de Richard entrent.*)

## SCÈNE X.

RICHARD, MONTAGU, LES BIRONS.

RICHARD. Milords, si vous avez un roi malheureux, c'est moi; calomnié et incompris, c'est moi! Mais vous avez fait justice de Jane Shore, cela suffit.

LES LORDS. Non, votre altesse, non!

RICHARD. Cela suffit. Mais celui qui aurait protégé mon plus cruel ennemi, de quel châtiment serait il digne?...

LES LORDS. Le mort! le mort!

RICHARD. Celui qui aurait tendu une main libératrice au Gallois, au bâtard, à Richemond de Bretagne, enfin?

LES LORDS. Le mort!

RICHARD, *montrant Montagu.* Eh bien! cet homme, le voilà!

MONTAGU. Moi!

RICHARD. Oui, toi!... iras-tu?

MONTAGU. Tu as juré ma mort!

RICHARD. Jane Shore a été aussi!... Mais non, tu ne peux nier... Richemond se noyait dans la Tamise, et tu l'as repêché!...

MONTAGU. Voilà douze ans...

RICHARD. Un ami à moi l'y aurait laissé!... (*Aux lords en leur faisant signe de l'emmener.*) Allez!...

MONTAGU. Je parlerai du moins! Le reine meurt par le poison... Milords, voilà son assassin.

RICHARD. Que Dieu te pardonne cette mauvaise pensée!

MONTAGU. Oui, empoisonné par toi!... — Milords, me lie présage le vôtre, s'il vous reste un peu d'honneur! — Milords! je n'ajoute qu'un mot: veillez sur la fille d'Édouard... il a tué les frères, il tuera la sœur!

RICHARD. Qu'on l'emmène!

MONTAGU, *remettant son épée.* Roi Richard, tu ne jouiras pas de ma mort... et ils n'en jouiront pas plus que toi... Je vous cite au tribunal de Dieu!

RICHARD. Bien, bien!

MONTAGU. Je vous cite dans un mois... mercredi!... (*On l'emmène.*)

LE CHANC, *à Rutland* Que personne n'approche de la reine.

RUTLAND. Milord, vous finirez par me compromettre. (*Il sort. — Scroop entre; il tient une cotte de mailles. Il est introduit par un huissier.*)

## SCÈNE XI.

RICHARD, SCROOP.

SCROOP, *la cotte de mailles à la main.* Mon gracieux souverain...

RICHARD. Bon! pose là cette cotte de mailles.

SCROOP, *s'approchant.* Votre grâce ne veut-elle pas l'essayer?

RICHARD. Ah! le beau travail! — et l'épée?

SCROOP. Nicolas Alvyn met le dernier main aux ciselures... mon gracieux souverain l'aura bientôt.

RICHARD. Quel est l'ouvrier qui a fait ce travail?

SCROOP. C'est moi.

RICHARD. Tu es habile dans tout art... — (*Le regardant.*) Tu as l'enclume d'un homme de guerre. (*En examinant la cotte de mailles.*) Cette cotte est-elle solide ou mince? on dirait une pelure d'oignon.

SCROOP. C'est ce qui en fait le mérite. Votre altesse s'y connaît d'ailleurs: c'est léger comme de la toile de Rennes, mais à l'épreuve de la meilleure lame d'Espagne.

RICHARD. Ah!

SCROOP. Oui, votre grâce, et même une hache d'armes n'y mordrait pas.

RICHARD, *faisant semblant d'examiner.* Tissu serré...

SCROOP. Fin, souple... à pouvoir être porté par une géant comme par un nain.

RICHARD, *à Scroop, après avoir fait signe à deux hommes d'approcher.* Revêts cette cotte de mailles. (*Les deux hommes lui aident à l'endosser.*) Décidément tu as l'apparence d'un homme de guerre.

SCROOP. Mon gracieux souverain veut rire.

RICHARD. Comment te nommes-tu?

SCROOP. Scroop.

RICHARD. Eh bien! Scroop, voici un poignard que ton patron m'a fourni... Je gage mon duché d'York contre un noble, que la cotte de mailles n'y résiste pas... Qu'en dis-tu?

SCROOP. Votre altesse perdrait.

RICHARD. Ainsi, dans ce moment, toi, Scroop, tu te crois à l'abri d'une bonne épée, d'un bon poignard?

SCROOP. Oui, votre altesse.

RICHARD. A l'abri de la force et de la mort?

SCROOP. Oui, à l'abri de la mort!...

RICHARD, *la frappant de son poignard.* Eh bien! si tu n'es pas dit vrai... meurs.

SCROOP, *froidement.* Vous avez perdu, milord! (*Pause.*)

RICHARD. Quel âge as-tu?

SCROOP. Trente-trois ans... l'âge de votre altesse.

RICHARD. Tu es donc courageux?

SCROOP. Et pourquoi ne le serais-je pas?

RICHARD. Par ma jarretière, serais-tu gentilhomme?

SCROOP. J'ai vu des gentilshommes trembler.

RICHARD. Tu es hardi! — J'aime ces caractères-là.

SCROOP. Tant mieux, votre altesse, car je vous ai trompé.

RICHARD. Maître Scroop, voilà un mot qui vous coûtera cher. — Cette cotte de mailles ne serait-elle pas celle que j'ai recommandée à Warwick?

SCROOP, *retirant sa cotte de mailles.* L'apprenti de Warwick est mon ami; il m'a cédé sa place: j'ai un secret important à vous révéler.

RICHARD. Un secret?

SCROOP. Oui!

RICHARD. Voyons.

SCROOP. Votre seigneurie croit sans doute que le comte de Richemond accepte l'exil avec patience.

RICHARD. Je connais ses intrigues... Après?

SCROOP. Vous ne les connaissez pas toutes... Il négocie une alliance avec la maison d'York?

RICHARD. Je sais cela.

SCROOP. Il a positivement juré d'unir les deux roses en épousant Elisabeth.

RICHARD. Je sais cela.

SCROOP. Il a donné procuration à un gentilhomme normand, qui est à cette heure à Londres, pour conclure ce mariage.

RICHARD. Un envoyé de Richemond, dans Londres?

SCROOP. Oui, milord... Raoul de Fulke... et il a peut-être franchi, à l'heure qu'il est, l'enceinte de Westminster.

RICHARD. Par le ciel! que m'apprends-tu là?... J'espère que tu as des preuves?

SCROOP. Irrécusable. Dans une des tavernes de la cité, ce matin, j'avais saisi au collet un homme qui parlait mal de votre altesse. J'allais le traîner chez le shérif, mais il s'est enfui, et en se débattant, il a laissé tomber ce parchemin. (*Il lui remet une lettre.*)

RICHARD, *la parcourant.* De précieux renseignements, oui... oui... c'est bien cela, Raoul de Fulke!... (*Appelant.*) Slaughter, Patrick, Lelmerey!

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, JOHN SLAUGHTER, PATRICK, LELMEREY.

RICHARD. Consultez vos tablettes... Raoul de Fulke!

LELMEREY, *feuilletant ses tablettes.* Ah! voilà! Raoul de Fulke: soixante à soixante-cinq ans; vigoureux, grand, voûté; cheveux blancs roulant sur l'épaule; aucun signe distinctif au visage; yeux gris.

PATRICK, *lisant.* Raoul de Fulke: vingt-cinq à vingt-huit ans; brun de peau et trapu; cheveux noirs, barbe noire, œil noir, borgne.

SLAUGHTER, *lisant.* Raoul de Fulke: trente-cinq à quarante ans; barbe rousse, cheveux roux et rouz; Normand d'origine, une cicatrice au front; des yeux bleus, très-grands.

RICHARD. A merveille! trois ou lieu d'un!

SCROOP. Quoire, milord! le mien n'est ni roux, ni blanc, ni noir... il est chauve... le creux de la main, quoi!

JOHN. Mon rapport est sérieux, votre altesse... il s'appuie sur des faits.

LELMEREY. Comme le mien, milord!

PATRICK. Comme le mien!

JOHN, *continuant vivement.* Richemond est en vue de Devon, — un seul vaisseau, — nous le tenons! tout à coup un homme s'élance dans une mauvaise chaloupe... La tempête redouble d'énergie, n'importe!... Deux cents flèches volent autour de sa tête. Bravache! Enfin, il aborde le vaisseau... une manœuvre s'exécute... le vaisseau vire de bord, et Richemond est sauvé... Voilà l'homme hardi que je signale à votre altesse: trente-cinq à quarante ans, barbe rousse et cheveux roux, une cicatrice au front.

LELMEREY, *vivement.* Je ne serai pas moins exact: 26 décembre 1483, les partisans de Richemond sont on déroute; Saint Léger et Buckingham, décapités; à l'instant, Gilbert Talbot attend l'heure de son exécution: un courrier arrive avec sa grâce signée et scellée aux armes de votre altesse... il le remet au gouverneur... on les laisse partir... Deux heures après on trouve ce billet dans le cachot: « Raoul de Fulke a délivré Talbot. » Voilà l'homme redoutable que je dénonce: soixante à soixante-cinq ans, grand et voûté, yeux gris.

PATRICK, *de même.* Je garantis mon récit sur ma tête. Deux de vos ouvriers chargés de bijoux, d'armes et d'étoffes précieuses ont été capturés presque dans le port de Douvres... Un coup de main hardi: trente contre deux cents! Bref! ces bandits purent se dérober à la garnison qui tenait la ville; l'argent envoyé à Richemond, qui grâce à cet appoint a pu mettre sur pied l'armée qui nous menace aujourd'hui. Le chef des corsaires, Raoul de Fulke, vingt-cinq à vingt-huit ans, brun, trapu et borgne.

RICHARD. Ces trois hommes n'en font qu'un. Raoul de Fulke est à Londres, je veux sa tête dans trois jours... Allez!... (*Ils sortent.*)

## SCÈNE XIII.

RICHARD, SCROOP.

SCROOP. De pauvres chasseurs pour ce fin renard!...

RICHARD. Tu crois?

SCROOP. Ils observent le nez ou l'oreille d'un homme. Il n'y a que le regard qui ne change pas.

RICHARD. Tu gagnes dans mon esprit... Et tu ne soupçonne pas où ce misérable s'est réfugié?

SCROOP. Non, milord.

RICHARD. Tu le reconnaîtrais cependant?

SCROOP, *observant.* Et comment ne l'aurais-je pas poursuivi?

SCROOP. Je l'ai voulu, quand j'ai su à quel homme j'avais en affaire, mais il était trop tard.

RICHARD. Maladroit!... Non, je suis injuste envers toi. Tu m'as rendu un grand service, que veux-tu pour récompense?

SCROOP. Bien que l'honneur de vous avoir été utile

RICHARD. C'est peu... (*A part.*) Si c'était trop... (*Haut.*) Cherche.

SCROOP. Votre fou est mort, altesse.

RICHARD. Tu veux dire le fou de la reine douairière!

SCROOP. La marotte d'un fou, c'est la boîte de Pandore... Il y reste toujours l'espérance.

RICHARD. Oui, Scroop, l'espérance, et cent livres pour ne pas désespérer.

SCROOP. Votre Grâce, j'ai tout ce qu'il faut pour ne pas mourir dans la peau d'un sage. Je serai aussi fou que votre Tony.

RICHARD. Tu te méprends sur son compte.

SCROOP. C'est juste, c'était un homme sensé; il était le fou de la reine; mais il était aussi votre espion... et ou besoin...

RICHARD. Tu es de la sagacité et de l'esprit, tu ne dois plus me quitter. Je te prends à mon service. Je te présenterai moi-même à la veuve d'Édouard... j'ai plus que jamais besoin d'avoir à côté d'elle un homme qui seconde mes vues et surveille ses desseins. Tu as ma confiance.

SCROOP. J'essaierai de la mériter, milord, et, Dieu aidant, j'y réussirai, je l'espère.

RICHARD. Tu vivras à ta guise. Si tu aimes le vin, même le vin des Canaries, tu en boiras; si tu veux de l'or, tu en auras; si tu es joueur, tu joueras... Mais moi qui ne suis ni ivrogne, ni avare, ni joueur, je te ferai pendre la première

Digitized by Google

fois que tu regarderas en arrière quand tu devrais regarder en avant. — Acceptes-tu?

SCROOP. J'accepte.

RICHARD, *lui frappant sur l'épaule.* Tu feras ton chemin. (*Grand bruit de voix au dehors.*) Quel est ce tumulte?

SCROOP. Ah! quelle cruauté! c'est une troupe de furieux qui ameutent la foule contre un pauvre alchimiste que j'ai connu autrefois, Hugh Hawkins! Il est avec sa fille!

RICHARD. Bah! un sorcier! (*Regardant avec tranquillité.*) On la tuera.

SCROOP. (*Il décroche une épée du mur et se précipite dehors.*) Je la sauverai!... (*Il sort.*)

## SCÈNE XIV.

RICHARD, *seul, suivant des yeux.*

Un homme de premier mouvement... Tant mieux!... ça se trahit soi-même!... (*Regardant.*) Par saint Dunstan! il n'y a pas de main morte! Voilà déjà cette canaille en déroute. (*Entre Rutland.*)

## SCÈNE XV.

RICHARD, RUTLAND.

RUTLAND, *avec un rire amer.* Vous comptez un sersiteos de plus, milord.

RICHARD, *se retournant.* Ah! ah! tu écoutais...

RUTLAND. J'ai économisé le temps que vous auriez mis à me le dire.

RICHARD. Ce garçon te déplaît.

RUTLAND. Non, milord, je le hais.

RICHARD, *à part.* Ils ne s'entendront pas. (*Haut.*) Pourquoi cela?

RUTLAND. La première femme que j'ai aimée, je l'ai vue cinq ans avec indifférence. Un matin, elle allonge le cou furtivement à la fenêtre, avec ses cheveux défaits, je l'adorais... Pourquoi cela?

RICHARD. Tu as raison. (*Scroop revient.*)

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, SCROOP.

SCROOP, *à part, très-ému.* Ah! cette jeune fille!... son regard...

RICHARD, *à Scroop.* Eh bien?

SCROOP, *se remettant.* Je ne me suis pas trompé, milord, c'est Hawkins et sa fille. Ils sont à Londres depuis cinq jours. Ils repartent bientôt pour Nottingham. (*Regardant la fenêtre, à part.*) Va, jeune fille, tu emportes mon cœur avec toi.

UN HUISSIER, *entrant de droite et annonçant.* La reine douairière et la princesse Élisabeth, sa fille!

SCROOP, *bas à Richard.* La rose d'York, comme on dit. Votre grâce pourrait envier Richemond.

RICHARD. Hein?

SCROOP. Richemond est aimé d'Élisabeth.

RICHARD. Aimé? je vais le savoir.

SCROOP, *à part.* Et moi aussi! (*Haut.*) Elles sont tout en larmes.

RICHARD. Tant mieux! le douleur ne s'observe pas.

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LA REINE, LADY ÉLISABETH.

LA REINE, *s'essuyant les yeux.* Milord, nous venons d'auprès de la duchesse d'York, votre auguste mère. Le dernier sentiment qui la rattache encore à la vie, c'est le désir de vous revoir. Elle vous a fait demander deux fois. Ne le faites pas trop attendre, mon frère.

RICHARD. Et ma pauvre femme?

ÉLISABETH. Hélas! (*Elle pleure.*)

RICHARD, *à Élisabeth.* Ne pleurez pas, chère nièce; les larmes sont les indices d'une douleur passagère. Voyez-moi plutôt. (*Montrant la rose rouge qu'Élisabeth porte à son corsage.*) Une rose rouge? Depuis quand est-il de mode, à ma cour, de porter les couleurs de Richemond?

LA REINE, *vivement.* De Richemond!

RICHARD. Mais on le regrette peut-être?

ÉLISABETH, *froidement.* Pourquoi pas, milord?

LA REINE. Élisabeth!

RICHARD, *la retenant par la main.* Demeurez!...

SCROOP, *à part.* Elle l'aime!

RICHARD, *bas à la Reine.* Ah! voilà donc les idées que vous nourrissiez en elle? Tenez, écoutez-moi, madame : vous êtes en rapport avec Raoul de Fulke; il a pénétré à Westminster, vous l'avez vu?

LA REINE, *épouvantée.* Moi, milord, moi?

RICHARD. Ah! votre fille aime Richemond? Eh bien, cet amour est un crime!

LA REINE. Milord...

RICHARD, *la retenant.* Un crime... entendez-vous bien, madame, un crime! Ah! songez à vos deux fils qui sont morts comme foudroyés par Dieu! Par mon saint George, cet amour doit disparaître, il le faut, je le veux!

LA REINE. Ce sera fait, milord, ce sera fait!

RICHARD. J'y compte.

LA REINE, *courant à sa fille.* Viens!

ÉLISABETH, *se remettant.* Tu es pâle, ma mère.

LA REINE. Viens, viens!

RICHARD, *d'un ton doucereux.* Déjà, reine? (*Montrant Scroop.*) Remerciez-moi, ma sœur, j'ai songé à vous remplacer votre fou. (*A Scroop.*) Scroop, suis la reine. (*En ce moment, deux hommes entrent et parlent bas à Rutland.*)

RICHARD, *reconduisant la Reine.* Vous voyez en moi un ennemi; vous avez tort, ma sœur, vous avez tort. (*Elles sortent. Scroop les suit.*)

## SCÈNE XVIII.

RICHARD, RUTLAND, LES DEUX HOMMES.

RUTLAND. La reine est morte, milord.

RICHARD, *aux deux hommes, avec douleur.* Vous conduirez le corps au manoir de Warwick. C'est un désir de la reine. Vous précéderez l'archevêque d'York au passant. (*Les deux hommes sortent.*)

## SCÈNE XIX.

RICHARD, RUTLAND.

RICHARD, *frappant sur l'épaule de Rutland en riant.* Eh bien! je suis veuf, mon bon Rutland.

RUTLAND. Veuf et sans enfants. Ménélas n'en a pas dit autant.

RICHARD. Là, vrai, crois-tu qu'un roi puisse être trompé?

RUTLAND. Trompé... Vos femmes meurent si vite, milord.

RICHARD, *souriant.* Dieu me damne, je te ferai pendre en guise de battant à la grosse cloche de la Tour pour donner l'alarme aux sots.

RUTLAND. A votre aise, milord, je sonnerai vos funérailles : on vous a prédit que vous mourriez vingt-quatre heures après moi.

RICHARD. Enfin, je suis veuf, mon bon Rutland.

RUTLAND. Milord, vous me faites trembler! (*La duchesse d'York vient d'entrer. Elle se traîne avec peine.*)

RICHARD. C'était le seul moyen de nous sauver.

LA DUCHESSE, *à part.* Richemond n'a de force qu'en s'appuyant sur la fille d'Édouard... Eh bien! enlevons-lui cette force... Portons-lui le dernier coup, en faisant d'Élisabeth l'épouse glorieuse de Richard III. Tu te tais? (*Avec l'irritation d'un homme qui n'est pas compris.*) Tiens, Rutland, tu as la plus sotte créature que je connaisse: tu tues pour tuer; tu as assassiné les lords Rivers et Grey pour quelques pièces d'or tombées de mon escarcelle! Eh bien! c'est misérable!

RUTLAND. Si j'avais eu la vertu de résister, vous m'eussiez fait écarteler vif. Enfin, ces sortes d'unions sont regardées comme incestueuses.

RICHARD. J'aurai la dispense du pape.

RUTLAND. Mais elle, croyez-vous qu'elle consente jamais?...

RICHARD. A épouser le meurtrier de ses frères?... Tout est possible, Rutland... Lady Anne a bien été reine d'Angleterre. D'ailleurs, la tombe des frères n'est pas si étroite qu'elle ne puisse contenir un cadavre de plus. (*Mouvement d'horreur de la Duchesse.*)

RUTLAND, *s'inclinant.* Vous êtes un grand roi.

## SCÈNE XX.

RICHARD, RUTLAND, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, *avec horreur.* Opprobre et infamie!

RUTLAND, *à part.* Ciel! la duchesse!...

LA DUCHESSE, *le repoussant du geste.* Opprobre de la maison d'York!...

RICHARD. Ma mère;

LA DUCHESSE. Opprobre de l'Angleterre!

RICHARD. Madame, vous oubliez!...

LA DUCHESSE, *levant les mains vers le ciel.* O Dieu! vous m'avez gardé cette dernière épreuve... J'étais impatiente de la revoir, j'ai quitté mon lit de mort pour lui parler, je voulais tenter un dernier effort sur son âme, et vous avez changé mes prières en imprécations! (*A Richard.*) Je prévaudrai, du moins, tes victimes! (*Criant.*) Betty! Elisabeth! mes filles! venez! venez! (*Mouvement de Richard.*) Malheureux! tu m'eusses tuée si j'avais parlé. Je l'ai vu dans tes yeux. Je ne veux pas te charger de ce nouveau crime, le plus horrible, et devant lequel la clémence de Dieu même pourrait reculer. Ah! je comprends maintenant l'horreur que tu inspires! Jusqu'ici on a eu beau me dire : Richard est cruel, misérable, infâme! Il a soulevé le monde par ses crimes. Il a déshonoré la tombe de son père, flétri la vieillesse de sa mère... On a eu beau me dire : C'est un tigre! je l'ai nié... mon orgueil se refusait à croire que moi, l'orgueilleuse mère de Clarence et d'Édouard, ces fleurs de la chevalerie, ces dignes héritiers de la maison d'York, j'avais aussi formé un monstre tel que toi... Ah! laisse-moi pleurer! Dans un moment tu pourras insulter à mon cadavre; mais en attendant, meurtrier, fratricide, en attendant, courbe ta tête flétrie... Courbe-la, car c'est de ma tombe que je te parle, car c'est ta mère qui te maudit!

RICHARD. Vous n'avez jamais eu que des choses désagréables à me dire, ma mère.

LA DUCHESSE, *continuant.* A travers un brouillard je vois toutes tes victimes... Je les vois pâles et sanglantes, qui m'excitent à te maudire. Je les vois, je les entends!... La malédiction d'une mère est plus tranchante que l'épée... Sois maudit! (*Elle tombe sans vie dans un fauteuil.*)

RUTLAND, *à genoux, écrasé sous les paroles de la Duchesse.* Ah!

RICHARD, *à Rutland.* Relève-toi!

RUTLAND, *se relevant.* Sire, je la crois morte!

RICHARD. Regarde.

RUTLAND. Elle est morte!

RICHARD. Mon manteau. (*Après s'être enveloppé dans son manteau, à part.*) Elle connaissait bien Richard. (*A Rutland.*) Tu me rejoindras à Westminster. (*Il sort. Rutland reste atterré.*)

# ACTE II.

L'Oubliette. — Appartement de la reine douairière à Westminster. — Une grande partie du fond est appropriée à une serre chaude. — Entrées latérales aux premier et deuxième plans, à droite et à gauche. — La partie gauche du fond est coupée en pan oblique, baie gothique ouverte sur les cours de Westminster. — Du même côté, dans la colonne, près de la serre, une trappe anglaise masquant une oubliette. — Tableaux de famille. — A gauche, un prie-Dieu et une Bible.

## SCÈNE PREMIERE.

ELISABETH, NELLY, *puis* SCROOP *et* WILLIAM.

(*Elles sont toutes les deux debout, adossées à la serre; elles effeuillent des marguerites.*)

ÉLISABETH, *achevant d'effeuiller sa marguerite.* Tu es aimée, et moi aussi... — Tu le vois?

NELLY. Oui.

ÉLISABETH. Tu lui parles?

NELLY. Oui.

ÉLISABETH. Tu l'entends?

NELLY. Oui.

ÉLISABETH. Tu es heureuse!

NELLY. J'entends son pas entre mille, sa voix entre toutes, et si sombre que la nuit se fasse, je le vois avec mon cœur, et mon âme le salue!

ÉLISABETH. Tu sais aimer!... Oui, si noire que soit la nuit, si étendue que soit la distance, si profond que soit l'exil, l'âme y supplée aisément. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour le revoir, moi. (*Elle ferme les yeux.*) Tiens, il est là-bas, en Bretagne, sur un roc battu par la mer, comme sa fortune par l'ingratitude des hommes... Il pense à moi et il rêve!

NELLY. Richemond?

ÉLISABETH. Cette brise qui passe lui porte mon souvenir. Ces oiseaux viennent de Bretagne peut-être... S'ils pouvaient parler, ils te diraient qu'il m'aime!

NELLY. Richemond! (*Scroop paraît dans la serre avec deux hommes.*)

ÉLISABETH. Ingrate! tu ne le devines qu'à présent.

SCROOP, *bas à ses hommes.* Vous enlèverez les roses, moi je me charge d'accoper son altesse. (*Les deux hommes pénètrent dans la serre.*)

ÉLISABETH, *continuant.* Nous avons été élevées tous trois ensemble pourtant! Tu n'as donc rien compris à mon beau parterre de roses rouges et de roses blanches?... Elles me viennent de Riche-

Digitized by Google

mond, Nelly... Je les ai mariées ensemble... Oui, York et Lancastre! Elisabeth et Richemond!

## SCÈNE II.

ELISABETH, NELLY, SCROOP.

SCROOP, *vivement.* Ah! plus bas, votre altesse, plus bas : les murs parlent, les échos ont des oreilles, Richard est partout!

NELLY, *à part.* Lui!

ÉLISABETH, *à Nelly.* Vois un peu la lubie qui lui prend. (*A Scroop.*) Tu ne sais pas ce que tu dis .. laisse-nous!

SCROOP, *montrant les fleurs qui jonchent la terre.*

Marguerites effeuillées,
Jeunes filles éveillées,
L'aurora avant le jour,
Le rêve avant l'amour!

ÉLISABETH. Ah! tu passes tes prérogatives. Encore une fois, laisse-nous.

SCROOP, *baissant la voix.* La reine est chez elle, elle consulte Hawkins, elle ne peut m'entendre, mais c'est votre altesse qui m'écoutera... Il le faut, madame, il le faut!

ÉLISABETH, *effrayée.* Qu'y a-t-il donc?

SCROOP. Le roi me suit, le roi veut vous parler, défiez-vous du roi!

ÉLISABETH. Que veux-tu dire?

SCROOP. Richard a voulu être roi!

ÉLISABETH. Eh bien?

SCROOP. Songez à vos deux frères!

ÉLISABETH. Mon Dieu!

SCROOP. Richard a voulu être veuf!

ÉLISABETH. Eh bien?

SCROOP. Songez à lady Anne... Je ne puis vous en dire davantage. Composez votre maintien, épiez vos gestes, observez vos larmes, si vous pleurez. Enfin, il y va de la vie! (*On entend la voix de William dans la serre.*)

WILLIAM. Voulez-vous bien vous en aller... Vandales! voleurs! (*Il poursuit les deux hommes de Scroop.*)

SCROOP, *retenant William.* Tais-toi. Si l'on t'interroge, tu répondras.

WILLIAM. Quoi?

SCROOP, *chantant.*

Le roi Richard est un grand roi,
Battez, tambours, sonnez, trompettes;
On lui conduit son palefroi,
Battez, tambours, sonnez, trompettes!
Il monte en selle et sans effroi,
Battez, tambours, sonnez, trompettes;
L'ennemi fuit en désarroi,
Battez, tambours, sonnez, trompettes!
(*Il s'incline et sort.*)

WILLIAM, *déposant à côté du pris-Dieu la corbeille de fleurs qu'il tient à la main.* Vil bouffon! (*A Nelly.*) En voilà des fleurs cette fois, et des belles!

ELISABETH, *en désignant Scroop.* Aurais-tu confiance en cet homme, Nelly?

NELLY. En lui? comme en Dieu!

ELISABETH. Achevons nos couronnes. (*Elles entrent dans la serre.*)

WILLIAM, *regardant à droite.* Hawkins!... je ne serais pas fâché de lui dire un petit mot. (*La reine et Hawkins entrent.*)

## SCÈNE III.

NELLY, ÉLISABETH, LA REINE, HAWKINS, *puis* WILLIAM.

LA REINE. Oui, Hawkins, tu es le véritable puissant, tu es la science; la science qui éclaire les profondeurs du temps et de l'espace, qui dompte et discipline les forces les plus rebelles de la création et traduit comme un livre vulgaire les tables du destin. (*Elisabeth va à sa mère, l'embrasse et retourne dans la serre.*)

HAWKINS. Je le veux bien, ma souveraine; mais en attendant, je vends des drogues pour vivre... et ce matin j'aurais été lapidé par votre bon peuple de Londres qui s'acharnait contre moi en criant : « Au gibet, le sorcier! le magicien du diable, au gibet! » sans une brave jeune homme, votre fan, ma souveraine, qui m'a sauvé la vie. (*La Reine va s'asseoir à gauche.*)

WILLIAM, *bas à Hawkins.* Pardon, maître Hawkins, pardon... est-il vrai que son altesse la reine me met en apprentissage chez vous?

HAWKINS. Oui, mon enfant. — Tu me rejoindras à Nottingham.

WILLIAM. Ah! tant mieux! Je couche ici dans une grande chambre... vous savez? avec de grands murs noirs qui m'empêchent de dormir... Ça c'est vrai, je ne suis pas très-brave. Est-ce gai chez vous, maître?

HAWKINS. Oui, mon enfant, et tu seras le bienvenu.

WILLIAM. Merci. (*Il rentre dans la serre.*)

HAWKINS, *à la Reine.* J'examinerai de nouveau l'horoscope que votre grâce m'a confié. Mais soyez en paix : j'ai interrogé le ciel cette nuit, j'ai étudié la disposition des astres : vous n'avez rien à redouter tant que vous serez à Westminster. (*A Nelly.*) Viens, ma fille. (*Elle sort avec Nelly.*)

## SCÈNE IV.

LA REINE, ÉLISABETH.

ÉLISABETH, *à sa mère avec une joie d'enfant, après avoir parcouru la serre.* Une véritable orange qui grossit à vue d'œil. Tu as parié que la saison prochaine aurait ses premiers fruits, tu as perdu! (*Elle l'embrasse et retourne à ces fleurs.*)

LA REINE, *la suivant des yeux.* La fille et l'héritière d'un roi!... mes fils aussi étaient les héritiers d'un roi! Va, va, je me félicite chaque jour de t'avoir donné ces goûts modestes... Heureux qui place son bonheur dans une fleur! on en trouve partout!

ELISABETH, *s'arrêtant tout à coup.* Ah! mon Dieu!... arrachées!... mes roses! (*Appelant.*) William! William! Mes myosotis aussi!... Ah! mon Dieu! mon Dieu! (*Entre William.*)

## SCÈNE V.

LA REINE, ELISABETH, WILLIAM.

LA REINE, *se levant.* Quoi donc!

ÉLISABETH. Mes roses, ma mère, mes roses! Enfin répondez, William, qui a osé toucher à mes fleurs? que s'est-il passé ici?

WILLIAM. C'est encore un tour de Scroop.

ÉLISABETH. Scroop?

WILLIAM. Lui-même, votre altesse. Pendant qu'il vous parlait, deux agents à lui... ceux que je chassais tout à l'heure, deux agents à lui arrachaient les fleurs pour les porter au roi.

ELISABETH. Quelle perfidie!...

LA REINE. Au roi?

WILLIAM. Oui, madame, parce qu'il y en avait de rouges et de blanches, et qu'elles se marieraient ensemble.

ELISABETH. Eh bien?

WILLIAM. Mais la rose rouge c'est Richemond, et la rose rouge c'est vous, princesse.

LA REINE. Oh! Richard! Richard!

ELISABETH. Ainsi, je suis trahie, dénoncée, vendue? Oh!... ce Scroop!... (*A William.*) Mais à qui se fier, si les plus honnêtes figures sont des masques?

WILLIAM. C'est vrai, votre altesse. Mais il ne vous hait pas, pourtant. Tantôt il a donné un formidable coup de poing à un archer qui vous regardait de travers : ils sont allés se battre au pré voisin et il l'a tué. C'est un drôle de corps, voilà tout. Tenez, cette nuit, je l'ai surpris là... (*Il montre la colonne qui est à gauche.*) Il lisait un brimborion de papier... Enfin, après avoir lu et relu, il allongea la main et tourba ce bouton .. (*Le bas de la colonne s'ouvre et laisse voir un gouffre.*)

ÉLISABETH. Ciel!

WILLIAM. Voilà juste le mot que j'ai lâché en dedans.

LA REINE. Une oubliette!

ELISABETH. Ah! l'horrible gouffre!

WILLIAM. Ça vous a deux cents pieds comme rien. Enfin il a déchiré la lettre par petits morceaux, comme des têtes d'épingles, puis il les a jetés dans le gouffre. (*Il referme l'oubliette.*) Allez donc repêcher quelqu'un là dedans!

UN HUISSIER, *annonçant.* Le roi! (*Elisabeth prend vivement son arrosoir et s'occupe avec un soin affecté de ses fleurs.*)

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, RICHARD, SCROOP, *suivi de deux hommes qui portent des caisses de fleurs.*

RICHARD, *à la Reine.* Dieu vous garde, ma sœur! (*A Elisabeth.*) Bonjour, Betty! (*Montrant la serre à Scroop.*) Scroop! (*Scroop fait placer les caisses dans la serre.— Richard à Elisabeth.*) Vous m'en voulez pour vos bien-aimées fleurs, ma nièce... mais en voici d'autres : les Lancastre auraient vu une avance là où il n'y avait qu'une étourderie du jardinier.

ÉLISABETH. J'en avais fait mon deuil, milord. (*Elle continue à arroser ses fleurs.*)

RICHARD, *prenant l'arrosoir des mains d'Élisabeth et arrosant à sa place.* Vous fatiguez vos belles mains, donnez!... Voilà qui est fait!... et pour ma peine, belle nièce, gardez ceci en souvenir de moi. (*Il lui offre une fleur.*)

ÉLISABETH, *à part, en frottant involontairement la fleur.* Oh! mes frères!

LA REINE, *effrayée.* Ma fille!

RICHARD, *avec un sourire froid.* Laissez donc, ma sœur, laissez!... elle est de la famille... nous tuons ce que nous touchons. (*Richard descend la scène avec la Reine; lady Elisabeth va et vient un moment dans la serre, puis elle disparaît.*)

## SCÈNE VII.

RICHARD, LA REINE.

RICHARD. Vous me haïssez, c'est évident!

LA REINE, *épouvantée.* Milord!

RICHARD. Vous me haïssez, et votre fille a grandi dans cette haine aveugle contre moi!

LA REINE. Je vous jure!...

RICHARD. Non? Eh bien! vous m'aimez. — Tenez, ne jouons pas sur les mots. J'aime votre fille, je vous demande sa main, me l'accordez-vous?

LA REINE. Sa main! vous?

RICHARD. Vous frémissez? Frémit-on en présence d'un ami? Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? Aurais-je à subir l'affront d'un refus?

LA REINE, *à part.* Oh! l'assassin de mes fils!

RICHARD, *railleur.* Voyons, répondez. Suis-je vongédié? le bâtard vous convient-il mieux? Dites, je me retire.

LA REINE. Milord.... la surprise.... l'honneur que vous me faites...

RICHARD. Vous m'acceptez .. c'est bien!... je suis le plus heureux des hommes!

LA REINE, *avec effroi.* Ma fille n'est pas digne de vous, milord! — je ne l'ai pas élevée pour le trône... Ah! ne m'en faites pas un reproche, mon frère; en régnant à sa place, vous m'avez indiqué le rang qu'elle devait tenir. Si vous saviez?... j'ai pris ses espérances une à une, et je les ai brisées pour ne pas laisser de prétexte à son orgueil; j'ai effeuvri ses désirs, éteint sa jeunesse, détruit jusqu'au souvenir de ses splendeurs passées. Que dis-je? je lui ai désappris le nom de son père pour suivre la faire descendre jusqu'à moi... Puis elle est si jeune!... N'est-ce pas qu'elle est bien jeune, mon frère? Ah! laissez-la-moi... ne la revoyez pas à mes caresses, Richard, à ma vieillesse qui s'approche... Mon frère, je vous en prie à mains jointes!

RICHARD. Je m'intéresse à votre fille, et vous tremblez.. j'en veux faire une reine et vous pleurez.. j'espérais mieux de vous, ma sœur. (*D'un ton bref et froid.*) Enfin, remettez-vous. Cette union réunira en un même faisceau les forces dispersées et hostiles de notre famille. (*Lady Elisabeth reparaît sur la scène.*) La voici! (*Baissant la voix.*) Vous lui expliquerez mes projets. Parlez-lui de mon amour. Surtout faites briller à ses yeux la splendeur d'un trône où votre place est marquée. — Hetty, la reine veut vous parler. (*Bas à la Reine.*) Vous m'avez compris, n'est-ce pas? — (*Lui baisant la main.*) Allons, vous êtes charmante. (*Il sort.*)

## SCÈNE VIII.

LA REINE, ÉLISABETH.

ÉLISABETH. Eh bien? ma mère, eh bien?

LA REINE. Embrasse-moi! — Que penses-tu de cette visite de Richard?

ÉLISABETH. Ne prononcez plus ce nom, ma mère!... Enfin que se passe-t-il?

LA REINE. On le calomnie, peut-être!

ÉLISABETH. Ma mère!

LA REINE. Cela se peut!

ÉLISABETH. Est-ce bien vous qui me parlez?

LA REINE, *la prenant dans ses bras.* Oh! écoute! (*A part.*) Non, je ne pourrai jamais! (*Apercevant Richard qui passe au fond de la serre et fait semblant d'examiner les fleurs.*) Dieu! (*A elle-même.*) Ma pauvre tête, elle s'en va! (*Haut.*) Oh! écoute, écoute... je suis une pauvre mère qu'on torture, et qui ne veut que ton bonheur... Ma bonne enfant! (*elle l'embrasse*) tu es mon seul trésor, la seule consolation qui me reste, la dernière bénédiction de Dieu sur ma maison. Ecoute... oh! écoute-moi! J'ai vu mourir ton père, j'ai vu assassiner Gray et Rivers, j'ai vu mes deux fils égorgés, tes frères, et je n'ai que toi, et je n'ai plus

l'énergie de lutter, et je serai lâche à force d'amour et d'égoïsme!... — Tu as tout ce qui me reste enfin!... (*Elle l'embrasse.*) Ah! ne me réponds pas!.. et que pourrais-tu me dire? Je commets une lâcheté en ce moment... Eh bien! après?... Je veux que tu vives, moi!... Enfin est-il sage de repousser la main qu'il nous tend?

ÉLISABETH. La main d'un parricide!

LA REINE. L'alliance qu'il nous propose?

ÉLISABETH. L'alliance du bourreau et de la victime!

LA REINE. Il veut que tu sois reine, enfin!

ÉLISABETH. Moi?

LA REINE. Reine de Cornouailles!...

ÉLISABETH. Reine de ce roi? moi! M'épouser? lui? ce monstre?

LA REINE. Oh! plus bas! plus bas!

ÉLISABETH. Ah! l'impudence du crime est encore plus odieuse que le crime lui-même! Sa femme? et vous n'avez pas frémi d'y penser, ma mère?... Mais vous, enfin, le pourriez-vous, dites, le pourriez-vous?

LA REINE, *avec horreur.* Il m'a tué mes fils, moi!

ÉLISABETH. Il m'a tué mes frères!

LA REINE, *prenant Elisabeth dans ses bras.* Ma pauvre fille!

ÉLISABETH. Votre pauvre fille, en effet, si je pouvais consentir à cet hymen monstrueux. (*Arrachant la fleur que lui a donnée Richard, et la jetant loin d'elle.*) Ah! cette fleur! — Et que lui avez-vous répondu?

LA REINE. Je t'ai laissé la libre disposition de ta main.

ÉLISABETH. Tant mieux! j'aurai la joie de lui répondre.

LA REINE. Tu me fais frémir!... Ah! ne le heurte pas trop durement... Fais-toi douce en le repoussant... émousse ton indignation, dissimule ton mépris, cache l'horreur qu'il t'inspire... — C'est possible!... — Enfin, j'ai plus souffert de sa cruauté que personne et j'ai eu le courage de lui sourire, moi! Je l'aurais encore... Ah! c'est que je t'aime, et que je t'ai fait pour toi! — Voyons! .. c'est ma vie que tu ménages en ménageant la tienne. Mourir n'est rien, c'est de vivre seule qui est affreux! (*Pressant sa tête entre ses mains.*) Ah! tu ne sais pas tout ce qu'il y a de joie et d'amour dans cette belle tête blonde que je tiens!... Oh! ma noble Betty, oh! ma loyale fille, sois hypocrite et fourbe par pitié pour moi!

ÉLISABETH. Je me contiendrai... je vous le promets.

LA REINE, *l'embrassant.* Oh! merci! — Le voici! (*Servant la main d'Elisabeth.*) Va, je suis tranquille!.. Ah!... n'aie pas cet air hautain. Compose ton visage; qu'il ne devine pas ton âme en entrant. — Souris-moi... souris-moi!... (*Elle s'efforce de sourire, mais ses larmes éclatent malgré elle.*) Oh! mon Dieu! (*Elle essuie vivement ses larmes en apercevant Richard.*)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, RICHARD.

RICHARD, *montrant la fleur qui est par terre.* Décidément, vous en voulez à cette pauvre fleur, ma nièce. — Votre mère vous a parlé?

LA REINE, *à part.* Elle se tait!

RICHARD. Vous a-t-elle parlé, milady?

ÉLISABETH. Non, milord!

RICHARD, *regardant la Reine.* Non?

LA REINE. Votre altesse...

RICHARD, *se remettant.* Je ne vous en veux pas. Les femmes ont cette ivresse de sentiment qui devine ce qu'on leur cache; cette délicatesse d'instinct qui va au-devant de vos vœux. (*A Elisabeth, gaiement.*) Votre mère a compris que c'était un bonheur que de pouvoir mettre soi-même à vos pieds l'hommage d'un cœur dévoué. Je le sais. Aussi bien, je me plaignais de vous, Betty; on ne vous voit plus à Baynard. En vérité, c'est aller contre les desseins de Dieu, avec votre beauté et vos dix-huit ans, que de rester ensevelie dans cette morne retraite. Westminster eadre mal avec l'éclat de vos yeux. Votre place est à la cour, au premier rang, car vous vaux deux à l'admiration de tous.

ÉLISABETH. Votre altesse est trop bonne. Mais elle a toujours su trouver aux lèvres des protestations d'amitié.

RICHARD. Près de vous, Betty, c'est dans le cœur qu'elles prennent leur source. Je suis de vos amis.

ÉLISABETH. Mes amis, milord... — (*Elle rencontre le regard de sa mère. Se contenant.*) Mais dans toutes les personnes que j'ai aimées, je n'ai dû voir jusqu'ici que des victimes frappées par une loi fatale. Voilà peu de jours encore, je pleurais sur le corps inanimé de celle qui fut votre épouse... mon amitié porte malheur.

RICHARD. Tant mieux! on prouve qu'on y attache du prix en la recherchant. Mais ces sombres pensées s'évanouissent.

ÉLISABETH. Je n'ai pas cessé de pleurer mes frères!

RICHARD. Je les pleure avec vous. Mais ces liens ne sont pas les seuls qui nous rattachent au bonheur... De nouvelles affections remplaceront celles que vous pleurez... une nouvelle famille...

ÉLISABETH. Je ne me marierai jamais.

RICHARD, *souriant.* Jamais?

ÉLISABETH. Jamais!

RICHARD. Venons au fait. Votre mariage est décidé. Les difficultés, s'il s'en élève, ne peuvent venir que de vous. Je vous aime, et vous offre ma main.

ÉLISABETH. J'avais besoin de vous entendre pour y croire.

RICHARD. Toutes les convenances ne se rencontrent-elles pas dans cette union? Vous êtes ma plus proche héritière, n'est-il pas juste que je partage mon trône avec vous?

ÉLISABETH. Avec moi? vous? vous?

LA REINE. Ma fille!

RICHARD, *avec autorité.* Oui, moi, le roi!

ÉLISABETH, *avec horreur.* Non, Richard!

LA REINE, *à part.* Ah! bien!

RICHARD, *menaçant.* Eh bien! soit, Richard!.. Richard, puisque ce nom stimule plus que roi!

LA REINE, *vivement à Richard.* Mon frère!

RICHARD, *souriant.* Quoi donc?...— Ah! je vous l'ai dit, ma sœur, du sang d'York, du véritable sang d'York... (*A Elisabeth.*) Vous êtes jeune, mais vous n'êtes pas une femme vulgaire; vous avez assez de vigueur d'esprit pour me juger. Je ne suis pas un saint, tant s'en faut; mais, grâce au ciel, j'ai les mains pures du sang de vos frères... (*Mouvement d'Elisabeth et de la Reine.*) Oui, milady, pures de leur sang, et si Dieu se faisait entendre, il vous dirait quelle tête j'ai fait tomber qui n'ait été un holocauste offert au repos du pays. Innocente et généreuse, vous ne voyez que le sang versé, le sang qui vous répugne, et vous en détournez les yeux avec horreur... Je le comprends, Betty. Mais dans ces temps funestes, les familles royales portent en elles cette fatalité terrible, que pour obéir à leur mission, elles sont condamnées à déchirer leur propre sein. Celui qui a cent pieds de terre a labouré peut se dire: je n'irai pas plus loin. Mais un roi en peut-il dire autant; un roi que tiraillent la turbulence hautaine des barons et l'inconsistance du peuple? J'ai été calomnié, Betty; j'ai été chargé de bien des crimes que d'autres ont commis .. mais écartez ces nuages sanglants, écartez les, et vous ne verrez que l'instrument docile de Dieu!

ÉLISABETH. Dieu vous écoute, milord!

RICHARD, *souriant.* Et il m'entend... ce que vous n'avez pas l'air de faire, milady.

ÉLISABETH. Eh bien! voici ma main... cette main où palpite encore la dernière étreinte de mes frères... cette main qui a bercé Richard enfant et apaisé ses cris par le sommeil... cette main qui a été l'appui inutile d'Édouard, milord, le voilà!... osez-vous y mettre la vôtre sans frémir?

RICHARD, *mettant sa main dans la sienne.* Ainsi soit il, belle nièce!

ÉLISABETH, *rejetant violemment la main du Roi.* Ah! gardez votre trône!—Votre trône? Quelle est la femme qui voudrait s'y asseoir? Votre trône: échafaud d'infamie; votre sceptre: poignard d'assassin qui a frappé les plus nobles cœurs!... et je consentirais à mettre ma main loyale dans la main dégouttante de sang!... Arrière, roi Richard!... ce n'est pas une compagne que tu peux avoir, c'est une complice; ce n'est pas un cœur candide et pur, c'est une furie qui puisse dormir en paix sous ton toit, dans l'entrement de tes cruautés!

LA REINE, *suppliante.* Ma fille! ma fille!

ÉLISABETH, *passant à sa mère.* Crois-tu que j'ignore son règne, ou si ce n'est pas la mémoire qui me manque, crois-tu que ce soit le cœur?

LA REINE. Ma fille!

ÉLISABETH. Non, je démentirais ma race par mon silence!

LA REINE, *voulant entraîner Richard.* Ah! ma fille est folle, milord, elle est folle! Venez!

(*Richard saisit brusquement la Reine par le bras, la fait passer à sa gauche et écoute froidement Elisabeth.*)

ÉLISABETH. Oui, tu t'es fait du meurtre une habitude et une distraction; oui, tu as tué mes deux frères, Édouard et Richard; oui, tu as tué mon oncle Rivers, tué mon oncle Clarence, ton frère; tu t'es fait un marchepied de cadavres pour escalader ce trône que tu viens m'offrir, à moi dont le cœur est morcelé par tes crimes... Oh! l'insensé tyran! la vapeur du sang t'a enivré! Je suis heureuse de pouvoir te le dire en face; je ne te hais pas, je te méprise; je ne te hais pas, je te brave; je ne te hais pas, je te chasse!

REINE, *tombant aux pieds du Roi.* Mon frère! mon frère!

RICHARD, *froidement.* Vous élevez bien vos enfants, ma sœur!

LA REINE. Elle est perdue!

ÉLISABETH. Nous sommes vengées!... Si tu en doutes, regarde ce pâleur!

RICHARD. Je suis affligé de ma défaite, ma sœur. Betty a été violente et emportée, mais ne tremblez pas, vous vous êtes assuré un protecteur en moi... — vous aussi Betty. Vous avez des goûts modestes qui vous font repousser l'alliance d'un roi comme une honte, je veux vous mettre à même de les satisfaire. (*Arrive sir John Slanghter.*)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, SIR JOHN SLANGHTER, *puis* LES BARONS.

RICHARD, *à sir John.* Sir John, vous arrivez à propos.

SLANGHTER. Milord, Montagu s'est évadé, Montagu est en fuite!

RICHARD. Vous arrivez à propos, vous dis-je. Je suis en train d'arrondir ma fortune (*Allant au fond et parlant à la cantonade.*) Eh! venez donc, milords! (*Les Barons entrent du gauche, suivis de Scroop et de Rutland.*) — Quand vous aurez bu tout le brouillard de Londres, je n'en serai pas plus gras ni mieux servi. — Qu'on aille prévenir les desservants de Westminster qu'ils aient à tenir prête la petite chapelle de l'abbaye; nous avons un mariage à célébrer. — Oui, milords, sir John Slanghter aime miss Betty...

SIR JOHN, *surpris.* Moi?

RICHARD. L'ai-je rêvé?

SIR JOHN, *comprenant.* Non, milord, non!

RICHARD. Miss Betty l'adore, je les marie.

LA REINE. Ma fille!

ÉLISABETH. C'est une de ces bouffonneries auxquelles on ne s'attend pas, milord. Cet homme peut se nommer sir John Slanghter, mais vous oubliez mes titres et mon rang; je suis Elisabeth, fille et héritière d'Édouard IV, Elisabeth d'York dont vous occupez le trône, mais qui n'en est pas moins fille de roi et reine d'Angleterre.

RICHARD. Je l'ai cru jusqu'ici.

LA REINE. Que voulez-vous dire?

RICHARD. Eh! ma sœur, remettez-vous... votre pâleur vous dénonce plus vite que je ne veux.

LA REINE. Ma vie est sans tache, milord; on peut la mettre au grand jour sans que j'aie à en rougir.

RICHARD. Vous êtes une sainte, ma sœur, et personne ne le nie ici. Mais un instant on en a douté.

LA REINE. Quoi? comment? de quelle infamie m'accuse-t-on?

RICHARD. A quoi bon tant frémir pour une espièglerie?

LA REINE. Expliquez-vous, milord.

RICHARD. A Dieu ne plaise que je veuille vous en faire un crime. Vous avez d'abord été unie à Édouard par un mariage secret, quoi de plus ordinaire? Il entrait par les fenêtres chez vous, quoi de plus simple? Mais un indiscret a tout naturellement pensé que vous étiez sa maîtresse... le bruit en a couru... bruit injurieux s'il en fut, et que vous avez voulu faire cesser à tout prix.

LA REINE. J'ai tout simplement souhaité que mon mariage fût connu.

RICHARD. Vos souhaits étaient des lois. Clarence et le comte de Warwick vous présentèrent au conseil des lords, à l'abbaye de Reading; mais voici ce qu'ils ignoraient: c'est que, pour mieux agir sur le cœur d'Édouard, vous aviez substitué la fille d'un brasseur de Grafton à votre premier-né, mort en naissant.

Digitized by Google

ÉLISABETH, *vivement à la Reine.* Ne répondez pas, ma mère! ne répondez pas!

LA REINE. Vous avez trop d'intérêt à m'accuser, milord; en disant qu'Élisabeth n'est pas la fille d'Édouard, vous vous proclamez l'héritier de la maison d'York.

RICHARD, *lui montrant un missel qui est sur une table.* Je n'entends pas vous violenter. Étendez la main sur ce livre sacré, jurez que c'est un mensonge, il suffira, ma sœur. (*La Reine va résolument à la table.*)

RICHARD, *bas au moment où elle va jurer.* Vous jurez?

LA REINE. Qu'espérez-vous?

RICHARD. Rien; vous vous devez à vous-même de prouver que votre fille est l'héritière d'un trône que j'usurpe; faites.

LA REINE, *reculant sous le regard de Richard, à part.* Ah! il la tuerait!

ÉLISABETH. Vous hésitez, ma mère?

LA REINE. Hésiter? moi?

RICHARD. Jurez donc!

LA REINE, *à part.* Il le tuerait, il la tuerait!

ÉLISABETH. Ma mère!

RICHARD, *à la Reine.* Eh bien?... Votre silence est un aveu, prenez garde.

LA REINE, *à part.* Mon Dieu, mon Dieu!

RICHARD, *aux Lords.* Vous voyez?

RICHARD. Ah! c'est impossible! (*Prenant la Reine dans ses bras.*) Elle n'est pas ma mère, elle?...

LA REINE. Betty!

ÉLISABETH. Oh! comme il le torture, cet homme!

LA REINE. Betty!

ÉLISABETH. Non, c'est ainsi que cet homme m'appelle... Non, ta fille, ta fille! (*La Reine rencontre le regard de Richard.*)

LA REINE, *repoussant Élisabeth.* Betty!

ÉLISABETH, *indécise.* Mon Dieu, mon Dieu!

RICHARD. Rendez-vous à la chapelle, milords. Les juges du banc du roi vous y suivront. Vous ferez dresser un acte de ce qui vient de se passer. Vous le confierez à sir John Slaughter. J'attendrai ici. Je ne veux être soupçonné d'avoir influencé personne par ma présence.

RUTLAND, *bas à Richard.* Vous êtes un merveilleux joueur, milord. Je vous réponds d'eux. (*Ils sortent, excepté Scroop.*)

## SCÈNE XI.

RICHARD, LA REINE, ÉLISABETH, SCROOP.

RICHARD, *à Elisabeth.* Votre fiancé viendra vous chercher dans dix minutes. Je vous donne une ferme près de Grafton; vous pourrez y jardiner à votre aise et greffer sur la tige vigoureuse des roses blanches quelque bouture appauvrie et bâtarde de roses rouges. Ne me remerciez pas; l'ingratitude est l'indépendance du cœur... Veillez à cette porte!

SCROOP. J'y veillerai moi-même, milord. (*Il prend une hallebarde et se met devant la porte.*)

LA REINE, *à part.* Après le bourreau, l'espion!

RICHARD. Belles dames, Dieu vous ait en sa sainte garde. (*Il sort par la serre.*)

## SCÈNE XII.

LA REINE, ÉLISABETH, SCROOP, *dans le fond, montant sa faction.*

ÉLISABETH, *courant à sa mère.* Tu peux l'expliquer maintenant, tu n'es plus sous la griffe de ce tigre qui t'épouvante! Oh! ouvre-moi tes bras, embrasse-moi, oh! appelle-moi ta fille... oui, ta fille... car tu es bien ma mère, toi! ma bonne mère dévouée, celle qui m'aurait fait un tapis de son corps pour rendre le chemin plus doux à mes pieds... Oh! oui, ma mère, ma mère! (*Elle veut l'embrasser.*)

LA REINE, *le repoussant.* Va-t'en!

ÉLISABETH. Tu me repousses? Je suis folle, je ne voyais pas Scroop. Tu crois qu'il nous épie, n'est-ce pas? Eh bien! regarde moi, j'entendrai ton regard; souris-moi, je comprendrai ton sourire.

LA REINE, *la repoussant, à part.* Oh! quel supplice!

ÉLISABETH. Enfin! tu me repousses, et tu ne pleures pas? (*Avec désespoir.*) Ah! tu n'es pas ma mère!

LA REINE, *bouleversée.* Élisabeth!

ÉLISABETH. Ah! tu m'as parlé!... je te retrouve!

LA REINE, *se dominant.* Moi?... on ne pousse pas plus loin l'aveuglement.

ÉLISABETH. Ah! mon Dieu!... est-ce bien vous que j'entends, madame?... Vous pouvez me parler avec cette sécheresse et cet air glacé?

LA REINE, *à part.* Si je pouvais l'embrasser!

ÉLISABETH. J'ai donc rêvé jusqu'ici!... J'ai gardé trois semaines le lit, et durant ce temps, une femme n'a pas bougé de mon chevet, pâle et désespérée, plus pâle de ma douleur et plus désespérée de ma mort que moi-même... j'avais cru vous reconnaître, c'était un rêve!...

LA REINE, *à part.* Mon Dieu!

ÉLISABETH, *continuant.* Une autre fois, je courais dans le jardin, j'avais douze ans; un oiseau me roula sous les pieds, et me fit tomber contre un arbre; je me relevai avec une goutte-lette de sang au front... Alors j'aperçus une femme qui accourait à mon secours... et, à l'aspect de mon sang, cette femme chancela et s'affaissa sur le sol avec un cri d'angoisse... J'avais cru vous reconnaître, c'était un rêve!

LA REINE, *à part.* J'étouffe.

ÉLISABETH. Un rêve aussi, que vos baisers; un rêve aussi, que vos joies et vos soins!... Allons, c'est bien, je suis la fille d'un brasseur! O ma mère, où es-tu? (*Avec déchirement.*) Oh! je te maudis de m'avoir déshéritée de ton amour! (*Elle se laisse tomber dans un fauteuil.*)

LA REINE, *avec douleur.* Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu!

SCROOP, *à part.* Dieu n'est pas le complice de Richard! (*A Élisabeth.*) Sir John Slaughter!

ÉLISABETH. Jamais! jamais! (*Elle se sauve.*)

SCROOP, *à la Reine.* Madame, daignez vous éloigner un moment! (*Mouvement d'hésitation de la Reine.*) Ayez confiance en moi, madame, je vous en supplie. (*La Reine s'éloigne en le regardant avec étonnement. Sir John Slaughter entre.*)

## SCÈNE XIII.

SCROOP, SIR JOHN SLAUGHTER.

SCROOP, *barrant le passage à sir John.* On ne passe pas!

SIR JOHN, *riant.* Décidément, tu joueras bientôt ton rôle au naturel, tu es fou!

SCROOP. Ah! c'est vous, sir John, je ne vous reconnaissais pas. Vous n'avez pas perdu de temps.

SIR JOHN. On ne se marie pas tous les jours. Où est la princesse?

SCROOP. La princesse?... (*Gravement.*) Là, sérieusement, la main sur la conscience et devant Dieu, vous l'épouserez?

SIR JOHN. J'aurais mieux aimé l'hôtesse de la taverne d'à côté. Mais à la guerre comme à la guerre.

SCROOP. C'est cela, on prend ce qu'on trouve... Alors, vous y êtes décidé, vous l'épouserez?

SIR JOHN. Il le faut bien.

SCROOP. Et l'on vous a remis l'acte de dérogeance?

SIR JOHN. Oui, je l'ai là.

SCROOP, *le palpant.* Là, une votre cœur?... c'est vrai! Ainsi, vous allez dire adieu à Londres, à Baynard, à toutes les tavernes appétissantes et mal famées de la Cité et aux joyeuses commères de Lud-Gate?

SIR JOHN. Que veux-tu? j'aurai deux mille couronnes et une bonne ferme pour me consoler.

SCROOP. Deux mille couronnes et une bonne ferme, ça ne se trouve guère dans les pas.. de la vertu. (*Montrant le tableau de droite.*) Voilà un certain seigneur qui n'a pas l'air d'être de mon avis... (*Lui prenant le bras*) ni du vôtre, sir John.

SIR JOHN. Je te crois. C'est un Wydeville, à qui l'on avait enfilé un coffret rempli d'or et de pierres précieuses; il a mieux aimé mourir de faim sur un grabat que d'y toucher. L'imbécile! Adieu.

SCROOP, *le retenant.* Elle va venir. Vous êtes amoureux. Mais si violent que soit votre amour, vous laisserez bien à votre fiancée le temps de changer d'habits. Vous n'aimez donc pas la peinture?

SIR JOHN. La peinture? Si, si.

SCROOP, *montrant le tableau de l'oubliette.* Tenez, voilà un chef-d'œuvre. Vous connaissez cette histoire? Approchez, vous verrez mieux.

SIR JOHN. J'en ai une vague idée... C'est un fou...

SCROOP. Sir John, vous n'y êtes pas. C'est une histoire curieuse et qui mérite toute votre attention.

SIR JOHN. Histoire curieuse, histoire longue. J'écouterai après la noce.

SCROOP, *le retenant.* Non, c'est l'affaire de deux minutes. (*Montrant le tableau.*) Ce fou n'est rien moins qu'un gentilhomme qui a pris ce déguisement pour sauver deux femmes que poursuivait un tyran.

SIR JOHN. Ah! c'est juste, la mémoire me revient...

SCROOP. Tout en parlant avec ce misérable...

SIR JOHN. Il pose la main sur un bouton...

SCROOP, *posant la main sur le bouton.* Caché dans la colonne.

SIR JOHN. Puis...

SCROOP, *le poussant dans l'oubliette.* Voilà!

SIR JOHN, *poussant un cri et disparaissant.* Ah!... (*Scroop ferme l'oubliette.*)

SCROOP. Ah! le dernier cri d'un homme est terrible! (*La Reine et lady Elisabeth accourent en désordre et sans se voir.*)

## SCÈNE XIV.

SCROOP, LA REINE, ÉLISABETH.

LA REINE. Quel est ce cri? est-ce ma fille?...

ÉLISABETH. Quel est ce cri? est-ce ma mère?...

LA REINE, *se jetant dans les bras d'Elisabeth.* Ma fille!

ÉLISABETH. Ma mère!

SCROOP. Je suis payé!

LA REINE, *à Scroop.* Tu n'es donc pas l'agent de Richard?

SCROOP. L'agent de Richard? (*Vivement, après avoir regardé autour de lui.*) Oui, je suis son agent, mais l'agent étranglé qui ronge les mailles du réseau dans lequel il vous enveloppe, et retourne contre lui le trait qu'il vous destinait!... Je donnerais mon bras droit pour vous servir autrement, mais je n'ai pas le choix des moyens. J'ai en face de moi un colosse de perfidie et de ruse, que je combats avec ses propres armes. J'ai juré à Richemond que vous seriez sa compagne; j'ai juré que vous traverseriez toutes deux une partie de l'Angleterre, et que je vous conduirais, triomphantes, dans son camp... Richemond a abordé cette nuit à Milford-Haven, il vous attend, êtes-vous prêtes?... Richard m'a choisi pour être votre bouffon; me croyez-vous digne d'être votre serviteur?

ÉLISABETH. Oui, oui!...

LA REINE. Mais qui es-tu, enfin, qui es-tu?

SCROOP. L'homme qui vous montrerait le sceau des Tudor et la croix de Marguerite d'Anjou, reconnaîtrait-il reconnu par vous?

LA REINE. Oui.

SCROOP. Et vous le suivrez?

LA REINE. Oui, car il n'y a qu'un homme à qui Richemond a pu confier ces reliques, c'est...

SCROOP. Ne dites pas son nom, ne la confiez même pas aux échos, ce serait presque une dénonciation. (*Il lui montre les objets.*) Voyez!

LA REINE, *tombant à genoux.* Merci, mon Dieu, merci! (*Se levant.*) Nous te suivons!

SCROOP. Je vais m'assurer si personne ne nous observe. (*Il sort.*)

LA REINE, *à sa fille.* Dieu a eu pitié de nous, ma fille!

ÉLISABETH. Je la reverrai!

SCROOP, *revenant.* Damnation!

LA REINE. Qu'y a-t-il?

SCROOP. Toutes les portes sont gardées! (*Il reprend sa faction.*) Qui va là?

## SCÈNE XV.

Les Mêmes, RUTLAND.

RUTLAND. C'est moi!... As-tu quitté ton poste?

SCROOP. Non.

RUTLAND. Alors, tu as vu Slaughter, il a suivi cette galerie?

SCROOP. Je ne l'ai pas vu.

RUTLAND. C'est impossible!

SCROOP. Je n'ai pas bougé, te dis-je, et je ne l'ai pas vu.

RUTLAND. Voilà qui est fort, par exemple! (*A part.*) Prévenons Richard! (*Il s'éloigne.*)

## SCÈNE XVI.

SCROOP, LA REINE, ÉLISABETH.

LA REINE. Partir! Eh bien! que faire?

SCROOP, *vivement.* Que faire, oui, que faire? (*Frappé d'une idée.*) Reine, avez-vous confiance en Hawkins, votre alchimiste?

LA REINE. Quel est votre but?

SCROOP. C'est un moyen suprême auquel j'ai

Digitized by Google

souvent songé. Enfin, nous sommes dans un abîme, nous n'avons pas deux façons de nous en tirer. Avez-vous confiance en Hawkins?

LA REINE. Oui.

SCROOP. Est-il encore au palais?

LA REINE. Non, il vient de partir pour Nottingham.

SCROOP. Malheur! (*Regardant à droite.*) Richard!... (*Il se remet à son poste.*)

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, RICHARD, RUTLAND, *puis* PATRICK.

RICHARD. Disparu! (*A Scroop.*) Slaughter est disparu, sais-tu?

SCROOP. Vous connaissez ma façon de penser, rien ne m'étonne de sa part.

RICHARD, *s'emportant.* Quoi? qu'est-ce? que penses-tu? crois-tu que je n'aie qu'à recueillir tes sentences? Voyons, explique-toi.

SCROOP. Il m'a toujours fait l'effet de vous trahir. Je n'affirme rien, mais je crois l'avoir vu parler, au bout de cette avenue, à un homme qui m'a vaguement rappelé l'encolure de Raoul.

RICHARD. Et tu n'as rien dit, rien fait, rien tenté?

SCROOP. J'ai poussé un cri d'alarme, personne n'y a répondu, et ils ont disparu.

RICHARD. Ah!

RUTLAND, *à part.* C'est étrange!

SCROOP, *annonçant.* Patrick, milord! (*Patrick entre.*)

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, PATRICK.

PATRICK. Milord, nous sommes en péril!... Votre altesse n'a pas un moment à perdre; Richemond a abordé à Milford-Haven à la tête de deux mille hommes!

RICHARD. Vive Dieu! nous sommes impatients de voir s'il sait tenir une épée, le bâtard! Nous partons pour Nottingham dans une heure. (*Aux deux femmes.*) Vous nous suivrez! (*A Scroop.*) La reine et sa fille sont confiées à votre garde, vous m'en répondez sur votre tête. — Venez. (*Il sort.*)

## SCÈNE XIX.

SCROOP, LA REINE, ÉLISABETH, RUTLAND, *à droite.*

LA REINE, *bas, à Scroop.* Eh bien, eh bien!

SCROOP. A Nottingham, chez Hawkins!

LA REINE, *en sortant avec Élisabeth.* Chez Hawkins! (*Scroop les suit.*)

RUTLAND, *seul.* Merci, maître Scroop, merci: tu es la preuve vivante que Richard est en défaut. — Chez Hawkins, dis-tu? Très-bien, j'y serai!

# ACTE III.

Les deux flacons. — Le laboratoire de Hugh Hawkins, à Nottingham. Porte au fond; premier plan, à droite, porte masquée dans la boiserie; au-dessus, porte de sortie; — premier plan, à gauche, cheminée; plus haut, fenêtre en pan oblique; — devant la cheminée, une table chargée de fioles, de cornues, d'alambics, etc.; lampe allumée, sablier sur la table; au petit fourneau dans la cheminée. — Au fond, à droite, près de la porte visible, au grand lit à rideaux fermés.

## SCÈNE PREMIÈRE.

HAWKINS, NELLY. (*Nelly brode au tambour; Hawkins est à son fourneau et travaille.*)

HAWKINS, *travaillant.* Voyez un peu si cet écervelé de William reviendra avec mes plantes qu'il a à broyer.

NELLY, *allant embrasser Hawkins.* Mon bon père!

HAWKINS, *souriant.* Tu vas me demander quelque chose?

NELLY. Tu devines ce qu'on ne veut pas te cacher. Tu es assez travaillé. Viens-t'en au Pré-aux-Jeux montrer ta fille. J'ai besoin d'air. C'est à mourir de vivre ainsi comme un lézard dans son mur. Viens!

HAWKINS. C'est bien facile à tromper, un vieillard, mais faut-il savoir mentir encore?... Tous les soirs tu inventes la même raison; je prends mon manteau et nous sortons; mais au fond du cœur je me dis: Heureux vieillard, tu ne te tueras pas au travail, car ta fille veille sur toi!

NELLY. Allons, viens!

HAWKINS. Non, demain! (*Il se remet à travailler; appelant.*) William!

NELLY. C'est avec ton sang que tu réchauffes tes idées, c'est avec la vie que tu fécondes la science... ah! prends garde.

HAWKINS. La science?... les heures que je lui consacre se sont comptées au centuple à nos neveux. Je crois fermement qu'il sera donné un jour à l'homme, non pas de vaincre la mort, mais de retarder son triomphe. (*Montrant un des flacons.*) Qu'est-ce que ce narcotique? N'est-ce pas la mort ou le vide en moi? n'est-ce pas le mort qui n'est pas la mort, mais qui est plus que le sommeil? Le vulgaire dira: Ingrédient d'alchimiste!... Eh! qu'importe, enfant, qu'importe! c'est un coin du voile divin relevé, c'est un pied posé dans le domaine mystérieux et sinistre de ce stupide tyran que l'on nomme la mort! (*Appelant.*) William, William! (*William entre un mortier à la main.*)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, WILLIAM.

HAWKINS, *prenant le mortier.* Tu as été long, mon enfant.

WILLIAM. C'est possible, maître; mais j'ai vu geindre cinq ou six juifs qui se sauvaient dans les environs comme des bijoux surpris par le jour.

HAWKINS, *travaillant.* Les violences continuent.

WILLIAM. C'est une vraie chasse aux juifs, quoi! Dame, on leur fait rendre en un jour ce qu'ils ont mis vingt, trente ou quarante ans à voler.

HAWKINS. Samuel n'a pas été arrêté, au moins.

WILLIAM. Samuel? vous pouvez être tranquille; on ne lui mettra la main dessus qu'au jugement dernier; il se sauve de maison en maison sous toutes sortes de déguisements. Je m'étonne qu'il ne soit pas encore venu vous demander un asile.

HAWKINS. Je ne le souhaite pas, mon enfant, mais ma maison serait le sienne.

WILLIAM. Maître! vous ne savez donc pas le sens de l'édit royal qu'on a crié tantôt sous vos fenêtres?... (*Appuyant sur les mots.*) « Tout juif « qui cherchera à fuir sera tenu pour traître; « tout chrétien qui donnera asile à un juif sera « traité comme son complice. » Signé le roi.

NELLY. Vous l'entendez, mon père?

HAWKINS. J'entends, ma fille, j'entends. Mais il y a en nous quelque chose qui doit échapper et qui échappera toujours aux violences et à la domination des hommes: c'est notre conscience. (*A William.*) Ces feuilles ne sont qu'à moitié broyées. (*Il les broie.*) Samuel, que je n'ai pas vu depuis dix ans, m'a rendu un service réel dans ma jeunesse: il m'a prêté deux angelots avec lesquels j'ai payé mon premier instrument de travail; sous lui, je serais peut-être mort de faim. (*A William.*) La poudre? (*Il la met dans le mortier et continue de broyer tout en parlant à Nelly.*) On n'a pas le droit d'oublier ces choses-là. J'ai toujours été résolument aux extrêmes: la science, j'y ai mis mon âme; la haine, j'y mettrais mon salut; la reconnaissance, j'y mets ma vie. — (*A William.*) Le flacon?

WILLIAM. Ah! bon, je l'ai oublié. (*Il sort.*)

HAWKINS. Sa grâce la reine lui a rendu un mauvais service en le mettant en apprentissage chez moi. (*Prenant la main à Nelly.*) Il était inutile chez elle, il est impossible ici. Vois-tu? j'ai trois dettes sacrées: ma dette à Samuel, ma dette à Scroop, ma dette à la reine... à la reine, surtout, qui a été la providence de ma vie. (*Il s'arrête à un cri que l'on entend.*) Quel est ce cri?

NELLY. Un cri sinistre, mon père!

HAWKINS, *allant à la fenêtre.* C'est un hibou!

NELLY. Un présage de mort!

HAWKINS. De qui parlions-nous?

NELLY. De la reine?

HAWKINS. Dieu veille sur elle! — Donne-moi son horoscope. (*Après avoir examiné le parchemin.*) Ou l'art des Chaldéens est une grossière imposture, ou de la disposition de ces astres résulte une existence longue et bonheur pour notre souveraine. (*A Nelly.*) N'importe; montons à mon observatoire, je serai plus près de Dieu là-haut, et j'entendrai peut-être mieux le mystère de sa création et l'harmonie de son œuvre. Voilà où aboutit ta promenade, mon enfant, (*Il la prend le bras.*) Mais que veux-tu? je suis plus égoïste qu'Œdipe: il avait pris les yeux de sa fille pour se conduire; moi, je prends la jeunesse pour me réjouir. Viens.

NELLY. En songeant à la reine, tu t'occupes aussi de ceux qui l'entourent, n'est-ce pas?

HAWKINS, *souriant.* Qui sait?

NELLY. Ne trouves-tu pas quelque chose d'inexplicable et d'étrange dans ce jeune homme qui nous a sauvés?

HAWKINS. Curieuse!

NELLY. Viens, viens! (*William entre vivement; il est suivi d'un homme à longue barbe qui se précipite sur ses pas; c'est Rutland déguisé.*)

## SCÈNE III.

LES MÊMES, RUTLAND, WILLIAM.

RUTLAND, *fermant la porte.* Ah!

WILLIAM. Jésus! qu'est-ce que ça?

RUTLAND, *se jetant aux pieds d'Hawkins.* Ils ont perdu mes traces!... sauvez-moi, sauvez-moi!

HAWKINS. Qui êtes-vous?

RUTLAND. La nuit est-elle si épaisse que vous ne puissiez me reconnaître? Mon Dieu! je suis Samuel!... Ah! sauvez-moi, sauvez-moi!... un asile pour cette nuit et un déguisement; au point du jour, je quitte Nottingham.

HAWKINS. Un déguisement?... mais vous êtes assez déguisé comme cela, Samuel; c'est à peine si je vous ai reconnu.

RUTLAND, *à part.* Diable! (*Haut.*) Ma vie est dans vos mains, sauvez-moi!

HAWKINS, *lui tendant la main.* Vous êtes chez vous, Samuel.

RUTLAND, *lui baisant la main.* Cœur d'or, homme généreux!

HAWKINS. En vérité, la peur a produit presque un miracle chez vous; vous m'entendez comme si vous n'eussiez jamais été sourd.

RUTLAND, *à part.* Je l'avais oublié! (*Haut.*) Sauvez-moi, sauvez-moi!

HAWKINS. Vous connaissez Richard?

RUTLAND. Oui, j'entends; vous me demandez quel déguisement je veux avoir?... Une perruque rousse et un costume d'archer, voilà tout.

WILLIAM, *à Nelly.* Bon, le voilà redevenu sourd.

HAWKINS, *élevant la voix.* Vous les aurez. Je vous ai fait une question, Samuel: connaissez-vous le roi Richard?

RUTLAND, *se faisant un cornet de sa main.* Si je le connais?...

HAWKINS. Richard!

WILLIAM. Richard!

RUTLAND. Pas si haut, j'entends bien. — Non, je ne l'ai jamais vu.

HAWKINS. Eh bien, écoutez-moi, Samuel, ce n'est pas un homme qu'on trompe; prévenez ses vœux; et pour quelques centaines de couronnes...

RUTLAND. Cent couronnes? et où voulez-vous que je les prenne? Tenez, je ramasse de vieux clous pour vivre. Cent couronnes?... Dieu d'Israël! mais si je les avais, vous ne me verriez pas ces chaussures et cet habit troué; je n'habiterais pas une maison malsaine et enfumée; je ne serais pas exposé chaque jour à mourir de faim au coin d'une rue, ou de froid dans un galetas... Cent couronnes! Ah!

WILLIAM, *à part.* Ah! quel sourd!

HAWKINS. Enfin, réfléchissez. (*A part.*) Je ne me fie qu'à moi. (*A William.*) Va me chercher le reste des plantes. (*William sort en grommelant.*)

## SCÈNE IV.

HAWKINS, RUTLAND, NELLY.

HAWKINS, *ouvrant une porte masquée dans le mur.* Entrez là, Samuel, entrez, vous y serez en sûreté.

RUTLAND, *à part.* Scroop et la reine peuvent venir incessamment. (*Il hésite à entrer.*)

HAWKINS. Vous n'avez rien à craindre de la porte du fond. Soyez en paix, vous êtes chez vous.

RUTLAND, Merci, merci. (*Il entre dans le cabinet. William revient avec des plantes.*)

## SCÈNE V.

LES MÊMES, WILLIAM.

HAWKINS, *à William qui semble chercher le juif.* Samuel est parti; il n'a pas été content de mon accueil. Viens, Nelly. (*A William.*) Veille à ce que tout soit en état, et prépare le souper. (*Ils sortent.*)

## SCÈNE VI.

WILLIAM, *seul.*

WILLIAM, *tout en nettoyant les instruments.* « Samuel est parti... il n'a pas été content de mon accueil... » Avale cela!... Ils me croient

donc encore en nourrice. (*Montrant la cachette.*) Il doit être là. Enfin c'est leur affaire. — Maître Hawkins a beau dire, on ne passe pas sa vie dans un trou pareil sans avoir quelque accointance avec le diable. — Il est là. — Si on avait touché à une autre porte, à celle-là, par exemple, je l'aurais entendue grincer inévitablement, elle crie sur ses gonds comme une vieille femme dont on casse la dernière dent. — Voyons, réfléchis, William, réfléchis. Est-il convenable à un chrétien, à un vrai chrétien, dont le grand-père s'est fait tuer en Palestine, à toi enfin, de rester longtemps sous le même toit qu'un juif?... Mais non, mille fois non .. ta dignité s'y oppose! (*Avec terreur.*) Ah! mon Dieu! la lampe qui s'éteint!... C'est étrange, je suis un fier et beau garçon, et la nuit me fait des peurs.. (*On entend frapper à la porte d'en bas.*) Qu'est-ce que ça? qui est là?...

UNE VOIX, *en dehors*. Quelqu'un qui veut visiter ton repaire, Satan!

WILLIAM. Ah! mon Dieu! j'ai entendu cette voix quelque part! (*Haut.*) Qui êtes-vous? que demandez-vous?

LA VOIX. Qui je suis?

WILLIAM, *à part*. Voilà le pour qui me gagne!

LA VOIX. Je m'en vais enfoncer la porte vermoulue et te rompre les os pour te le dire de plus près.

WILLIAM, *vivement*. Je descends. (*Il ferme la fenêtre.*) Mes jambes, comme elles dansent! Quelque grand seigneur sans doute! Ah! mon Dieu! ne nous faisons pas attendre. (*Il sort et revient aussitôt suivi d'un homme masqué.*)

## SCENE VII.

### WILLIAM, UN HOMME MASQUÉ.

WILLIAM. Entrez, mon doux seigneur, entrez! — Son excellence veut-elle me dire son nom?

L'HOMME MASQUÉ. Es-tu idiot ou fou? Est-ce pour dire son nom qu'on prend un masque? Un homme est entré ici, où est-il?

WILLIAM. Que veut dire sa seigneurie?

L'HOMME MASQUÉ. Un juif, un vieillard, Samuel enfin?... (*A lui-même, sans attendre la réponse de William.*) De l'argent! voilà donc où j'en suis, après avoir conquis un empire et remué le continent et le monde au choc de ma volonté, de courir après un juif pour quelques sequins d'or ou quelques grosses d'argent.

WILLIAM, *à part*. Je n'ai jamais pu voir un masque sans trembler... et un masque qui parle tout seul encore!

L'HOMME MASQUÉ. On étouffe!... (*Il arrache son masque.*) — (*A William.*) Tourne ce sablier, que je sache le temps que je resterai ici.

WILLIAM, *à part*. Le fou! (*Arrangeant le sablier.*) Par Notre-Dame de Walsingham, que va-t-il se passer?

RICHARD, *marchant à grands pas, à part*. Non, pas d'illusion!... si ce juif retient dans ses mains l'économie de dix siècles; s'il retire ou donne la vie à mon peuple en haut ou en délient sa bourse, et me met, moi Richard, dans la nécessité de mendier son appui... Eh bien! s'il a ce pouvoir, c'est lui qui est le roi, et je ne suis que son porte-sceptre!

WILLIAM, *à part*. Je dois avoir l'air d'une brebis enfermée avec un tigre.

RICHARD. Où est ton maître?

WILLIAM. Mon maître?... (*A part.*) Voilà un prétexte pour m'en aller. (*Haut.*) Il est à son observatoire, en train d'étudier les astres. Je m'en vais vous le chercher, milord.

RICHARD. Approche! — Oh! l'argent! l'argent! Je songe à étonner le monde, et je retombe sur un tas d'écus! (*A William.*) Où est Samuel?... Allons, où est-il?... ne te le fais pas dire deux fois, où est-il?

WILLIAM, *montrant la cachette*. Il est là, je crois.

RICHARD. Tu crois?

WILLIAM, *vivement*. Il est là, il est là!

RICHARD, *sondant le mur*. Ah! oh! une porte masquée dans le boiserie... — Le secret?

WILLIAM. Je ne le sais pas... je ne l'ai jamais eu, milord.

RICHARD. Comment sais-tu que cette porte existe?

WILLIAM. Hawkins s'en va berborizer toutes les matins...

RICHARD. Et il passe par là?

WILLIAM. Oui, milord.

RICHARD. Il y a donc une seconde issue?

WILLIAM. Oui, milord.

RICHARD. Et Samuel est caché entre cette première porte et l'autre?

WILLIAM. On ne me l'a pas dit... mais c'est ma conviction.

RICHARD. Conduis-moi à cette seconde porte. Non, demeure. Où est cette porte? comment la trouver?

WILLIAM. C'est très facile, milord, aussi facile que d'aller au Pré-aux-Jeus. (*Ouvrant une porte.*) Au bout de ce corridor, une salle; on tourne à gauche, une galerie; puis à droite, dix marches d'un escalier tournant; enfin une cour avec un pan de mur renversé qui donne passage dans la rue... Oui, milord, dans la rue... une brèche à faire passer une légion de voleurs... nous serions dû être dix fois égorgés... Pardon!... à deux pas du mur, à droite, l'issue en question... une petite porte grise dont voici la clef.

RICHARD, *prenant la clef*. En effet, c'est très-facile. Tu ne bougeras pas d'ici. Si tu as envie d'être écartelé, tu n'as qu'à laisser s'évader le prisonnier. (*Une fausse sortie.*)

WILLIAM, *se laissant tomber dans un fauteuil*. Enfin!... je peux respirer! (*Se levant, à part.*) Encore lui!...

RICHARD. S'il t'échappe un mot, je l'entendrai; un geste, un regard, un sourire, je le verrai... et alors...

WILLIAM. Comment! écartelé pour un mot?

RICHARD. Non, le châtiment se proportionne au crime.

WILLIAM, *essayant de rire*. Au fait, ce serait un peu dur...

RICHARD. Tu ne serais que pendu. (*Il sort.*)

## SCÈNE VIII.

### WILLIAM.

Tu ne serais que pendu!... Revenir pour me dire ça! — Pendu!... écartelé!... écartelé ou pendu!... je me ferai tuer ici! (*Il se place, les bras croisés, devant la cachette. — On frappe en bas. Riant.*) — Bon!... on frappe!... (*On frappe de nouveau.*) Repassez! (*On frappe à plusieurs reprises.*) C'est parfait! Allez, allez... j'ai eu le main assez heureuse comme ça! (*On frappe de nouveau.*) Ah! je voudrais bien ne plus être ici! (*Une pierre enveloppée dans un papier tombe dans l'appartement.*) Des pierres!... ils vont me lapider à présent! Non, un billet! (*Il lit.*) « Si tu n'ouvres pas, je mets le feu à ta maison! » Le feu!... le feu!... écartelé si je bouge; brûlé... Ah! (*Il jette la clef par la fenêtre.*) Tenez, montez, voici le clef! — La ville entière s'est donné rendez-vous ici! — Ma pauvre tête! — Ah! ma position commence à être intéressante ou moins! (*Allant recevoir les nouveaux venus, et reculant devant eux.*) La reine! (*Scroop et la Reine entrent.*)

## SCÈNE IX.

### WILLIAM, SCROOP, LA REINE.

SCROOP. Tu as reconnu son altesse, c'est bien; s'il t'échappe un mot...

WILLIAM. Bien, je suis pendu, écartelé, je suis mort, je sais cela!

SCROOP. A merveille. Va me chercher Hawkins.

WILLIAM. Moi? sortir d'ici?... c'est impossible!

SCROOP. Impossible? comment? pourquoi? qui t'en a donné l'ordre?

WILLIAM. Qui?... ce n'est personne, mais enfin c'est impossible!

SCROOP, *lui saisissant le bras*. Je te parle au nom de la reine, obéis!

WILLIAM. Seigneur Scroop, vous me faites mal, vous me tordez le bras! (*Hawkins et Nelly entrent.*)

## SCÈNE X.

### LES MÊMES, HAWKINS, NELLY.

HAWKINS, *s'avançant*. Qu'y a-t-il?... (*Reconnaissant la Reine.*) Vous ici, madame?

NELLY, *à part*. Scroop! ah!

WILLIAM, *courant à elle*. Bon, en voilà d'une autre! — Eh bien! miss, qu'avez-vous? vous êtes blanche comme un linge.

NELLY, *se remettant*. Ce n'est rien... l'air vif du soir... cette chaleur subite... J'en demande pardon à votre altesse.

HAWKINS, *à William, Emmène Nelly*.

WILLIAM, *effrayé*. Moi?

HAWKINS. Eh! sans doute, toi; allons, va!

WILLIAM, *à part*. Je ne l'échapperai pas! (*Offrant son bras à Nelly.*) Venez, miss, venez. (*A part.*) Et l'autre qui rôde dans la maison!

NELLY, *à part*. Je l'ai revu! (*Ils sortent.*)

## SCENE XI.

### HAWKINS, SCROOP, LA REINE.

LA REINE. Êtes-vous sûr de vos gens, Hawkins?

HAWKINS. Je vis seul avec ma fille, William est auprès d'elle, vous pouvez parler.

SCROOP, *l'examinant*. Vous pouvez parler?... Et s'il s'agissait d'un secret d'où dépend le sort d'une nation, d'un de ces secrets qui tuent, dirais-tu de même: Vous pouvez parler?

HAWKINS. Je vous ai devinées en entrant; il s'agit de Richard, je vous écoute, parlez.

SCROOP, *vivement*. Tu es l'homme qu'il nous faut!

HAWKINS. Richard est-il aussi l'homme qu'il te faut?... Oh! écoute, jeune homme, écoute.. Sais-tu ce que c'est que Richard? Ce n'est pas un de ces stupides tyrans qu'on égorge en un tour de main. Il a cheveillé sa vie dans sa défiance. Sa vraie cotte de mailles, c'est le soupçon... C'est une araignée, mais une immense araignée qui a tendu ses fils d'un bout de l'Angleterre à l'autre... Vous vous croyez libre, nous avons l'air de combiner un plan, et nous sommes peut-être accrochés à l'un de ces fils, marionnettes grotesques qui se meuvent dans l'imperceptible réseau de sa haine! (*A Scroop.*) Sais-tu cela? t'y es-tu préparé? sais-tu où tu vas? (*Scroop va visiter le lit et les portes avant de répondre.*)

LA REINE, *le retenant par la main*. Hawkins m'a effrayée, milord; Richard n'aurait qu'à découvrir notre entreprise... Non, j'y renonce.. Venez, milord, venez!

SCROOP. Nous avons trop fait pour reculer, madame. (*A Hawkins.*) Oui, je sais où je vais, car depuis trois ans je concentre ma pensée sur cet homme... Oui, je le sais, car j'ai vécu de sa vie, j'ai marché dans son ombre, et je me suis fait un refuge de son audace... Oui, je le sais, oui, je le sais!

HAWKINS. Son altesse la reine vient de vous appeler milord... Qui êtes-vous?

SCROOP. Si tu peux avoir confiance dans l'homme à qui tu dois le vie, et dans le souverain qui te répond de cet homme, ne m'en demande pas davantage... j'ai juré de ne dire mon nom qu'à Richard, mais à Richard expirant, et crient merci sous la pointe de nos épées!

HAWKINS. Bien, bien; on devine de certaines plantes à leurs parfums comme de certains hommes à leurs idées; je te reconnais!

SCROOP, *vivement*. Alors, tu as reconnu la main qui ébranle depuis trois ans le trône de Richard... tu as reconnu l'âme du plus formidable complot qui ait enveloppé un tyran! — Le roi de France est pour nous; Dorset, d'Oxford, l'évêque d'Ély sont avec nous; des armes, nous en aurons; de l'argent, nous en avons. Mais tu es nécessaire à l'accomplissement de nos desseins.

HAWKINS. Vous pouvez compter sur moi; qu'y a-t-il, que puis-je? Ordonnez, je suis prêt.

SCROOP. Es-tu sûr des philtres que tu emploies, Hawkins?

HAWKINS. Oui, j'en suis sûr!

LA REINE. Approche. Si l'on te disait: Voilà quelqu'un, un homme ou une femme, n'importe! à qui il faut donner toutes les apparences de la mort, sans que sa vie en souffre, le pourrais-tu?

HAWKINS. Je le pourrais.

SCROOP. Et l'œil le plus sagace s'y méprendrait!

HAWKINS. Oui, et c'est avec fierté que je vous le dis! J'ai la une liqueur, un philtre, qui m'a coûté des années de veilles et des travaux opiniâtres... J'y tenais comme au trésor, car c'était le témoignage de ce que peut la science d'un homme. Enfin je vous le donne!

LA REINE. Et cette liqueur ne peut avoir de conséquences fatales?

HAWKINS. Mal administrée, si!

LA REINE. Dieu!

SCROOP. Explique-toi!

HAWKINS. Prise dans une certaine dose, elle est bienfaisante; dans telle autre, elle est mortelle.

LA REINE, *à part*. Ma pauvre fille!

SCROOP. Quels sont ses effets?

HAWKINS. Le délire, un engourdissement subit, la suspension de toutes les facultés de la vie, une inertie qui touche à l'anéantissement.

SCROOP. Combien de temps dure son effet?

HAWKINS. Quarante-huit heures.

LA REINE, *avec terreur*. Quarante-huit heures.

HAWKINS. Son action a été calculée d'une manière mathématique. (*Il va chercher le flacon.*)

Digitized by Google

LA REINE. Quarante huit heures!

SCROOP, *à la Reine.* Ce n'est pas de trop, madame.

LA REINE. Et la voir immobile et glacée pendant ce temps! (*Richard revient.*)

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, RICHARD.

RICHARD, *à part.* La reine! Qu'est-ce que cela signifie?

HAWKINS, *revenant avec le flacon.* Vingt-deux gouttes dans un verre d'eau produiront infailliblement l'effet que vous attendez. Mais si vous m'en croyez, vous les verserez vous-même: une goutte de plus donnerait la mort.

RICHARD, *à part.* Je crois comprendre. (*Il entre dans le cabinet.*)

LA REINE. Tu m'effrayes! Quoi! une maladresse, une erreur, une distraction... Non, je n'en veux pas, je n'en veux pas!

HAWKINS. En suivant mes instructions...

LA REINE. Et si ma fille n'allait pas se réveiller?

HAWKINS. Votre fille!

SCROOP. Richard en veut faire sa femme!

LA REINE, *avec horreur.* Oui, sa femme, Hawkins!

HAWKINS. La sœur au trône des frères! la sœur y montant en se faisant un marchepied de leurs cadavres! Ah! l'exécrable tyran! son mépris de l'humanité lui fait supposer aux autres toutes les infamies qu'il caresse! Que n'est-il ici pour entendre mes imprécations?.. Ah! le monstre, le monstre!... — Ce n'est pas vous, reine, c'est moi, qui verserai la liqueur!

LA REINE. Réfléchis, il y va de ta vie peut-être?

HAWKINS. Si je succombe, vous vous chargerez de ma fille — Le jour?

SCROOP. Demain.

HAWKINS. L'heure?

LA REINE. Minuit!

HAWKINS. Le lieu?

SCROOP. Au camp, dans la tente du roi!

HAWKINS. Bien!

SCROOP. La reine va te remettre un laissez-passer... Ne l'oublie pas; on te traiterait comme un espion, et tu serais indubitablement égorgé en sortant.

LA REINE. Ah!... Comme signal, deux coups sur un timbre!

SCROOP. Son altesse demandera à boire...

LA REINE. Elle ou moi, mais personne autre, tu m'entends?

SCROOP. Le reste, tu le devines: Elisabeth tombe sans vie au milieu de la fête... on la croit morte...

HAWKINS. Après?

SCROOP. On la dépose dans les caveaux des moines de Leicester...

HAWKINS. Oui, oui!

LA REINE. Puis nous l'enlevons et passons au camp de Richmond, au camp du comte, où l'attend son fiancé, où l'attendent le pair et le bonheur... Voilà notre projet!

HAWKINS. C'est un plan hardi, mais qui réussira par son audace. — Le laissez-passer?

LA REINE. Je croyais te l'avoir remis. (*Rutland, qui a tout écouté sans se montrer, referme la porte. La Reine s'en aperçoit. A part.*) Dieu! il y a le quelqu'un... cette porte a remué!

HAWKINS. Qu'avez-vous, madame?

LA REINE, *à part.* On nous écoutait!

SCROOP. Vous pâlissez, ma souveraine!

LA REINE, *maîtrisant son émotion.* Non, ce n'est rien. (*A Hawkins.*) Ainsi, tu es bien sûr de tes gens, Hawkins?

HAWKINS. Oui, madame, comme de moi.

LA REINE. Comme de toi? c'est bien... Et personne ne nous écoute? (*Mouvement de Hawkins. — A part.*) Il le savait! (*Haut.*) Là, par exemple?

HAWKINS, *à part.* Samuel est sourd, je ne me parjure pas. (*Haut.*) Non, personne!

LA REINE. Tu le jurerais, n'est-ce pas?

HAWKINS. Madame, je le jure! (*Mouvement de la Reine.*)

SCROOP, *vivement.* Reine, vous êtes encore plus pâle que vous ne l'étiez!... Qu'avez-vous? pourquoi ces questions? que craignez-vous enfin?

LA REINE, *se contenant.* Rien, oh! rien. (*A Hawkins.*) Et c'est bien là le narcotique destiné à Elisabeth?

HAWKINS. Oui, madame.

LA REINE, *prenant le flacon des mains de Hawkins.* Eh bien! périssent l'estime et l'amitié que je t'ai portée avec ce flacon que je brise!

HAWKINS, *lui arrachant le flacon.* Ah!

LA REINE, *éclatant.* Traître, tu aurais trahi et vendu le fils de ton Dieu!... Traître, tu trahis et tu vends la fille de ton roi! ..

HAWKINS. Madame!

LA REINE. Il y a là quelqu'un, là, là, derrière cette porte!

SCROOP. Ciel et terre!

LA REINE. Se nomme-t-il Rutland ou Richard?

HAWKINS. Il se nomme mon hôte, madame!

SCROOP, *portant la main à son poignard.* Hawkins!

HAWKINS, *se découvrant la poitrine.* Assassinez! (*Scroop recule.*) Je ne vous ai pas demandé votre secret, madame. Je voulais bien sauver votre fille au péril de ma vie, mais à cette condition, qu'en fait d'honneur et de loyauté je marcherai de pair avec les plus fiers et les plus dignes!

LA REINE, *ébranlée.* Hawkins. .

SCROOP, *bas à la Reine.* Un traître n'a pas cet accent ni ce regard hautains!

LA REINE, *à Hawkins.* Le malheur dispose au soupçon... j'ai tort... tu as raison... je te crois! (*Elle lui remet la lettre.*)

HAWKINS. Merci, madame, merci! — Cet honneur que j'ai cru devoir défendre, je vous le confie mutuellement. En effet, il y a là un homme... c'est un juif que j'ai sauvé; il se nomme Samuel; il n'a pu rien entendre, car il est sourd. (*A Scroop.*) Voyez.

SCROOP. Ta parole nous suffit. — Pardonne-moi.

LA REINE, *leur prenant solennellement la main.* Je vous confie ma fille!

SCROOP, *s'agenouillant.* Reine, j'ai une mère, je vous comprends.

HAWKINS, *de même.* Je suis père, madame, je songeai à ma fille, en vous servant.

LA REINE. Dieu vous a entendu et je vous crois — A minuit.

TOUS LES DEUX, *se relevant.* A minuit! (*Scroop et la Reine sortent.*)

## SCÈNE XIII.

HAWKINS, puis RICHARD.

HAWKINS, *suivant la Reine des yeux.* Dormez en paix, madame; vous aurez fait de cet inutile vieillard un martyr ou un héros! — Le pauvre femme qui croyait devoir faire passer en moi le dégoût et l'horreur que cet homme inspire! Non, madame; j'ai contenu, par respect pour vous, les flots d'indignation qui envahissaient mon âme au nom de ce fou couronné; roi sinistre, être monstrueux qui unit la laideur physique à la difformité morale; traître, assassin, sacrilége, fourbe, bossu, boiteux...

RICHARD, *lui tapant sur l'épaule, en riant.* Continue! (*S'asseyant.*) Le portrait n'est pas flatté, sais-tu? Mais il y manque un trait, la clémence. — Je te pardonne.

HAWKINS. Le pardon est une faiblesse, une vertu ou un calcul. A quel prix me laissez-vous la vie, milord?

RICHARD. Bien joué, maître Hawkins, bien joué; la princesse conduite au camp de Richemond, c'était me mettre les deux tiers de l'Angleterre sur les bras .. bien joué, vrai Dieu! bien joué: Enfin, je te pardonne. (*Montrant un des flacons rangés sur l'étagère.*) Qu'est-ce que ça?

HAWKINS. C'est du poison, milord.

RICHARD, *montrant le flacon d'à côté.* Et ceci?

HAWKINS. Le contre-poison. Mais...

RICHARD, *fourrant les deux flacons dans sa poche et se levant.* Nous soupons ensemble.

HAWKINS. Comment?... Que veut dire votre altesse?

RICHARD. Nous soupons ensemble. Fais servir. (*Hawkins frappe sur un timbre. William entre et s'occupe du souper.*)

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, WILLIAM.

RICHARD, *à part.* Merci, me bonne étoile, merci! (*Désignant du regard Hawkins, puis le cabinet où Rutland s'est caché.*) Une vengeance utile et de l'argent! (*Haut.*) Mon idée est originale au moins. (*A Hawkins.*) Préviens Samuel.

HAWKINS. Samuel?

RICHARD. Le.

HAWKINS. Milord, c'est mon hôte.

RICHARD. Parbleu! et moi aussi je suis ton hôte.

HAWKINS. Mais...

RICHARD. Oh! sois tranquille; sa vie m'est plus précieuse qu'à toi. J'ai besoin de cent mille couronnes, voilà tout!

WILLIAM, *à part, en riant.* Cent mille couronnes!... je donnerais mon petit doigt pour voir la tête de Samuel.

RICHARD. Il n'a jamais quitté Nottingham?

HAWKINS. Non, milord.

RICHARD. Par conséquent il ne m'a jamais vu. Tu me présenteras comme ton parent.

RICHARD, *à William en lui remettant une clef.* La clef de la petite porte; le marcou a été enfermé en dedans. Sors!

WILLIAM, *à part, en sortant.* Je suis volé! (*Hawkins introduit Rutland.*)

## SCÈNE XV.

RICHARD, HAWKINS, RUTLAND.

RUTLAND. Quelqu'un!

HAWKINS. Ne craignez rien... un mien ami et parent. . John Sidney. . soldat de fortune, quoique né d'une des plus nobles familles du comté de Kent.

RICHARD, *serrant soldatesquement la main de Rutland.* Oui, un ami de Hawkins, et le vôtre si vous voulez.

RUTLAND. Bleu! (*A part.*) Aurait-il des soupçons sur Scroop?... O mes cent couronnes!... Voyons-le venir pourtant.

RICHARD, *s'attablant.* Allons, à table! j'ai fait dix lieues à franc étrier, et cela vous creuse diablement un homme! (*Ils s'attablent.*)

RUTLAND, *à part.* Il m'intrigue! (*Ils boivent.*)

RICHARD, *à part.* C'est la première fois de ma vie que j'ai eu une idée plaisante. (*Servant à manger.*) J'ai fait quinze ans la guerre; j'ai aimé militairement toutes les filles que j'ai trouvées; j'ai saccagé des villes, pillé des maisons, dévalisé des palais... Vrai bleu! nous sommes faits pour nous entendre. (*Il serre la main à Samuel.*)

RUTLAND, *mangeant.* Bleu!

RICHARD, *un vermet à boire.* Patriarche, tu ne bois pas! (*Rutland boit; tout en versant de nouveau.*) Du vin de France, mon maître, ça ne se juge qu'au second verre.

RUTLAND, *faisant claquer sa langue.* L'excellent vin!

RICHARD. Vrai? Eh bien! tant mieux, c'est un présent que j'ai fait à Hawkins. *A Hawkins.*) Notre hôte, un second flacon. (*Bas.*) Reviens dans dix minutes. (*Hawkins sort, ietant son verre.*) A la santé de Richard!

RUTLAND. Je n'ai plus soif!

RICHARD. De Richemond?

RUTLAND, *se levant* A la santé d'Abraham!...

RICHARD, *riant* A sa santé, soit! (*Ils boivent.*)

RUTLAND, *saisissant sur nin.* L'excellent vin! (*Il boit.*)

RICHARD, *à part, examinant les deux flacons qu'il a tirés de sa poche.* Est-ce le flacon bleu ou le flacon blanc qui contient le poison?... C'est le blanc, évidemment c'est le blanc.

RUTLAND. L'excellent vin! (*Richard fait sauter une pièce d'or qui roule aux pieds de Rutland.*) De l'or! une pièce d'or! (*Il ramasse la pièce d'or avec rapidité.*)

RICHARD. Tu as l'oreille juste; tu ferais un excellent musicien. (*Pendant que Rutland tourne et retourne la pièce d'or entre ses doigts, avec acuité, Richard verse du flacon blanc dans son verre.*) Est-elle de poids au moins? (*Il lui prend la pièce d'or et la fait sauter dans sa main.*) Oui .. (*La rendant à Rutland.*) Tu veux mieux que ta réputation.

RUTLAND. Comment?

RICHARD. N'est-elle pas à toi?

RUTLAND, *la fourrant dans sa poche.* Si, si! (*A part.*) Il est ivre!

RICHARD. A la santé! (*Il lui verse à boire tout en parlant.*) As-tu des enfants?

RUTLAND. Non.

RICHARD. Des parents?

RUTLAND. Non.

RICHARD, *à part.* Un homme inutile! (*Haut.*) La roi sera ton héritier, sais-tu?

RUTLAND. Dieu m'en garde! (*Chantant.*)

Bon voyage, corps languissant,
Bon voyage, tête lasse,
Le vin réchauffe le vieux sang...
(*Il boit.*)

RICHARD, *souriant.* Tu es empoisonné.

RUTLAND. Mauvais plaisant! (*Chantant.*)

Le vin réchauffe le vieux sang...

Digitized by Google

RICHARD, *lui montrant le flacon vide.* Tu es empoisonné.

RUTLAND, *laissant tomber son verre et se levant avec épouvante.* Ah !.. l'atroce plaisanterie !

RICHARD. Je ne veux pas ta mort, voici du contre poison... (*Rutland veut lui prendre le flacon.*) Un instant !... causons.

RUTLAND. Causer ? avec la mort dans les entrailles ? (*Même jeu.*) Donnez !

RICHARD, *retirant le flacon.* Ta vie ne vaut pas une obole.

RUTLAND, *voulant prendre le flacon.* Ma vie vaut celle d'un prince; donnez, donnez !

RICHARD, *retirant le flacon.* D'un prince, soit ! Un chrétien vaut vingt-cinq juifs, un noble vingt-cinq chrétiens, un baron vingt-cinq nobles, un prince vingt-cinq barons; total : cent juifs pour un prince... Prince, tu vas me compter cent mille couronnes ou tu en as mort.

RUTLAND. Je suis Rutland !

RUTLAND. A merveille, tu changes de voix. Ne te gêne pas, je connais ton imagination; voilà deux jours que tu nous glisses entre les doigts comme un serpent. Allons, mets-toi là et écris... écris le lieu où tes trésors sont cachés... Je prendrai cent mille couronnes et pas un penny avec.

RUTLAND, *à part, avec épouvante.* Dieu du ciel ! il est ivre. (*A Richard.*) Au nom du ciel, regardez-moi, milord, regardez-moi bien !...

RICHARD, *jouant avec son poignard.* Tu n'as plus que cinq minutes à vivre, décide-toi.

RUTLAND, *perdant la tête.* Me décider ? à quoi ? Qu'ai-je fait ? mon Dieu ! Voilà le froid qui me gagne, et ! étreinte douloureuse du poison qui me saisit !

RICHARD. Tu n'as plus que trois minutes.

RUTLAND. Je suis Rutland, je vous le jure.

RICHARD. Le temps passe.

RUTLAND. Sur les os de mes pères !

RICHARD. Jure.

RUTLAND. Sur le salut de mon âme !

RICHARD. Tu n'en as pas.

RUTLAND. Sur Dieu, sur l'honneur, sur le monde !

RICHARD, *se levant.* Un mot de plus, je brise le flacon ! (*Tirant sa perruque.*) Rutland a-t-il blanchi en une nuit pour te plaire, drôle ?

RUTLAND, *arrachant sa perruque.* Ah ! me reconnaissez-vous, milord, me reconnaissez-vous ?

RICHARD, *lui frappant sur l'épaule.* Ah çà ! quelle diable d'idée as-tu eue là ?

RUTLAND, *prenant le flacon.* Ah ! permettez, permettez ! (*Il boit.*)

RICHARD, *riant aux éclats.* Tu en bois pour deux.

RUTLAND. Dieu vous entende ! Vous êtes sûr de l'antidote au moins ?

RICHARD. Eh oui ! (*Rutland achève de vider le flacon et respire à pleine poitrine.*) Le voilà comme Mithridate. Vois un peu, je n'ai plus que le pouce si jamais tu me trahis.

RUTLAND. Ne rions pas, milord, je connais votre manière de plaisanter. A propos, c'est cent couronnes que vous me devez ? Oh ! j'ai bonne mémoire : « Si jamais tu me trouves en défaut, je te donnerai cent couronnes ! » Avez-vous pris, oui ou non, pour Samuel ?

RICHARD. Plût à Dieu que tu fusses Samuel ! (*Lui donnant sa bourse.*) Tiens ; tu seras le fagot d'une lieue.

RUTLAND, *faisant sauter la bourse dans sa main.* Vous perdez cent mille couronnes, mais vous gagnez un secret. Scroop et la reine,..

RICHARD. C'est donc pour eux que tu es ici ?

RUTLAND. Eh ! sans doute ! J'ai endossé ce déguisement, j'ai trouvé une fable, on m'a pris au mot... et j'ai tout entendu !

RICHARD. Voyons, parle, que sais-tu ? je n'ai entendu que la fin.

RUTLAND. Vous n'avez entendu que la fin ? (*Il regarder au fond.*) Alors, vous ignorez qui est Scroop ?

RICHARD. Scroop ?

RUTLAND. Ah ! je ne l'avais pas mal jugé, votre homme de confiance !... Ce n'est ni un bouffon, ni un huissier, ni un mauant, c'est... (*Portant la main à son cœur.*) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'éprouve ? ma vue se trouble, mes genoux fléchissent... Ah ! mon Dieu !

RICHARD. Quoi donc ?

RUTLAND, *se remettant.* Non... Ce n'est rien. Je disais... (*Se tordant de douleur.*) Ah ! des lames d'acier dans le cœur... du feu dans la poitrine !...

RICHARD, *effrayé.* Rutland !

RUTLAND, *criant et tombant dans le fauteuil.* Ah ! de l'air, de l'eau ! Ah ! ah !

RICHARD, *à part.* Me serais-je trompé ? (*Criant.*) Au secours ! au secours !

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, HAWKINS.

HAWKINS, *accourant.* Qu'y a-t-il, milord, qu'y a-t-il ?

RICHARD, *s'impatientant.* Je me suis embrouillé avec ton flacon bleu et ton flacon blanc, Rutland se meurt, il faut le sauver, voilà ce qu'il y a !

HAWKINS, *à part.* C'était Rutland ! Malheur, il a tout entendu ! (*Haut.*) Combien de gouttes avez-vous versées ?

RICHARD. Je n'ai rien versé, il a bu à même du flacon.

HAWKINS. C'est un homme perdu. Vous pouvez lui faire vos adieux si vous y tenez.

RICHARD, *avec émotion.* Ah !

RUTLAND, *s'affaissant.* Je vous pardonne, milord.

HAWKINS, *à part.* Aura-t-il le temps de parler ?...

RICHARD. Mon ami... voyons, rassemble tes forces, fais un dernier effort; tu as un secret à me confier, quel est-il ?

RUTLAND, *se remontant.* C'est juste... je ne me démentirai pas, ma vie entière vous sera consacrée jusqu'au dernier soupir.

RICHARD. Je te soutiens la tête, parle... — Je te vengerai, va !

RUTLAND, *se redressant.* Oui, la vengeance ! (*Regardant devant lui.*) La vengeance ?... Non, milord, le mort dispose du repentir et d'oubli.

RICHARD, *à part.* Encore un qui n'ose regarder la mort sans défaillir !

RUTLAND. Milord, on vous a prédit que vous mourriez vingt-quatre heures après moi... Au nom de votre salut éternel, repentez-vous, milord, repentez-vous !

RICHARD, *à part.* Bon, la tête qui déménage ! (*Haut.*) Oui, je me repens... je me repens. — Mais voyons, que sais-tu ?

RUTLAND. Vous ne verserez plus de sang, vous me le jurez ?

RICHARD. Je te le jure ! — Tu t'épuises, tu vois.

RUTLAND. Vous avez juré, c'est bien, je parlerai !

RICHARD, *à part.* Enfin !

RUTLAND, Scroop... (*S'affaissant.*) Ah ! mes forces s'en vont ! (*Il retombe dans le fauteuil.*)

RICHARD, *à part.* Terre et cieux ! va-t-il mourir à présent ? (*Se penchant sur lui.*) Osa vouloir vivre, tu vivras ! La volonté est tout, vois-tu ?... La mort même devra tôt ou tard reculer devant elle... Ose, te dis-je, ose !

RUTLAND. Je ne puis !

RICHARD, *le secouant.* Je veux que tu puisses, moi ! serais-tu rebelle à ma volonté ?... Tu n'as jamais pensé et agi que par moi, j'ai autant de pouvoir sur toi que Dieu ; je veux que tu parles, je le veux, je le veux !

RUTLAND, *se débattant contre la mort pour obéir.* Oui, oui !

RICHARD, *le soutenant.* Allons, ma volonté te soutient, parle !

HAWKINS, *à part.* La mort même obéit à cet homme, ils sont perdus !

RUTLAND. Oui, oui, Scroop...

RICHARD. Eh bien ?

RUTLAND. Scroop...

RICHARD. Eh bien ? oui, Scroop, après ?

RUTLAND. Scroop... oh ! (*Il meurt.*)

RICHARD, *avec rage.* Je suis vaincu !...

HAWKINS, *à part.* La main de Dieu, ils sont sauvés !

RICHARD, *avec force.* Par quoi ? par qui ? Quel est cet être invisible qui est plus puissant que moi ? Malédiction ! (*Allant à la fenêtre et criant.*) Holà ! quelqu'un, holà !... (*Regardant le cadavre.*) Plus rien ! Une petite fiole moins longue que le doigt a suffi ! (*Couvrant le corps de son manteau.*) Pauvre espèce humaine ! (*Regardant la fiole qui est par terre.*) Elle aurait suffi même pour moi. (*L'écrasant.*) Même pour moi ! (*Marchant à grands pas.*) Même pour moi ! même pour moi ! (*A deux hommes qui paraissent.*) Descendez ce corps... vous le ferez emporter au palais... ne vous éloignez pas ! (*Ils emportent le cadavre.*)

## SCÈNE XVII.

RICHARD, HAWKINS.

RICHARD, *à part.* Une perte irréparable ! Allons, les hommes comme moi n'ont pas le temps du regret. (*A Hawkins.*) Tu as fait une promesse à la reine que tu tiendras, un narcotique prêt : au lieu de vingt-deux gouttes, tu en verseras cinquante, voilà tout.

HAWKINS. Ce serait la mort, savez-vous ?

RICHARD. Je n'en sais rien.

HAWKINS. Vous voulez donc qu'elle meure ?

RICHARD. Je ne veux rien.

HAWKINS, *se jetant à ses pieds.* Ah ! ne la tuez pas, milord, ne la tuez pas ! Je vous parle avec le témérité d'un homme qui n'a pour vous émouvoir que l'horreur que votre discours lui inspire ! Ah ! songez-y, un enfant que vous avez vu grandir, qui vous a souri en berceau, qui a peut-être étendu ses petites mains pour vous bénir ! oh ! grâce, pitié ! ne la tuez pas !

RICHARD. On n'émeut pas les lions avec des larmes; on les dompte ou on se soumet ! Pas une goutte de moins, tu m'entends ?

HAWKINS. Milord !

RICHARD. Allons, debout !

HAWKINS, *se levant.* Horrible ! horrible !

RICHARD, *montrant les deux hommes qui rentrent.* Voilà les hommes de Forrest qui ne te quitteront plus.

HAWKINS. Je désire être un instant seul avec ma fille.

RICHARD. Je n'ai rien à te refuser. (*Aux hommes.*) Gardez les portes ! (*A Hawkins.*) Ma volonté ne boite pas... Adieu !

# ACTE IV.

Le Camp. — La tente de Richard. Au fond, trois ouvertures donnent sur le camp; ces ouvertures sont fermées au besoin par de grands rideaux aux armes de Richard; à gauche, entrée fermée de rideaux pareils; au dehors, lignes de campement considérables; au dernier plan, l'horizon. — Plusieurs groupes dans le camp : groupes de promeneurs, groupes de hoteurs, groupes d'archers qui s'exercent à la cible. Deux archers montent la garde à l'entrée de la tente. Nelly et William arrivent en courant.

## SCÈNE PREMIÈRE.

*Au fond les groupes.* LES DEUX ARCHERS, NELLY, WILLIAM.

NELLY, *très-émue, à l'un des archers.* Seigneur archer, savez-vous où est Scroop ?

LE PREMIER. Là-bas, aux pantomimes militaires; il est avec le roi.

WILLIAM, *bas à Nelly.* N'allez pas me compromettre, miss, n'allez pas me compromettre !

NELLY. Non, je dirai que c'est moi qui ai tout entendu.

WILLIAM. Je n'ai parlé qu'à cette condition, ne l'oubliez pas !

NELLY. Sois tranquille ; attends-moi ici si tu peux, je reviendrai te chercher. (*Elle s'éloigne.*)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, *moins* NELLY.

WILLIAM. La tente du roi !... Oh ! quelle fête ! que d'armoiries et de panaches ! (*En ce moment, l'un des archers est criblé de balles pour avoir manqué le but. William mettant vivement un gant de peau.*) Les maladroits !... je vais leur montrer comment on décoche une flèche !... — Un arc !

UN ARCHER, *le repoussant.* Un instant, petit ! nous sommes inscrits avant toi. (*La Reine et Lady Elisabeth arrivent et se dirigent vers la tente.*)

## SCÈNE III.

LES MÊMES, LA REINE, LADY ÉLISABETH.

LA REINE. Nous trouverons ici de quoi errire.

LADY ÉLISABETH, *se heurtant le pied.* Ah !

LA REINE. Qu'as-tu ?

ÉLISABETH. Ce n'est rien... Je me suis heurté le pied en sortant.

LA REINE. Ah ! tu vois, encore un présage de deuil !

ÉLISABETH. Tu as tant souffert que tu ne crois qu'au malheur. C'est une manière de douter de la justice de Dieu. Ta tendresse est une magicienne qui peuple ta vie de pressentiments et de fantômes sinistres.

LA REINE. J'entends encore la voix de ce vieillard qui nous a abordées sur le chemin. Il était pâle et frémissant, et tenait sa main droite éten-

Digitized by Google

due vers le ciel : « Voyez-vous cette étoile qui est là-haut, princesse?... voyez-vous ce point noir qui est là-bas, madame?... Ce point noir est un orage qui éclatera en coups de foudre et en tisons de feu, et l'étoile disparaîtra peut-être dans ses ruines... Ce point noir, c'est Richard; cette étoile, c'est Elisabeth, la fille et l'héritière d'Edouard IV... Nous sommes au troisième vendredi du mois, prenez garde! »

ÉLISABETH. Ma mère!

LA REINE. Je crois ces jours néfastes, moi!... J'écrirai à Hawkins... je changerai l'heure du rendez-vous... Minuit et demi au lieu de minuit... c'est-à-dire demain au lieu d'aujourd'hui... Je suis folle, je le veux bien, mais je mettrai un intervalle entre aujourd'hui et demain, afin que Dieu y puisse placer ton bonheur, s'il le veut! (*On entend les cris de Vive Richard!*) Ah! Richard! (*Elle va regarder dans le camp.*) Il est avec Scroop; il ne le quitte plus!... Ne dirait-on pas un tigre qui joue avec sa proie?... Il sourit!... (*Revenant à sa fille.*) Il m'a souri ainsi au moment où il faisait étouffer mes deux fils! Mais que fais-je? tu ne m'écoutes pas.

ÉLISABETH. Ma pensée est ailleurs : en pressant ce parchemin qu'il a touché, je crois sentir sa main dans la mienne! (*Elle montre une lettre.*)

LA REINE. De qui veux-tu parler?

ÉLISABETH, *baissant la voix.* De Richemond, ma mère, de Richemond!

LA REINE. Richemond? Malheureuse, tais-toi! Qui t'a remis cette lettre?

ÉLISABETH. L'agent de Scroop, tout à l'heure, à l'entrée du camp. Elle est adressée à toi.

LA REINE. Donne, donne! (*Elle ouvre la lettre qu'elle replie aussitôt.*)

ÉLISABETH. Tu ne lis pas?

LA REINE. *lui remettant la lettre.* Tu me diras s'il a pensé à moi. Ne rougis pas; le bonheur est assez rare pour qu'on ne baisse pas les yeux quand il passe. Tiens, je te ménage un tête-à-tête. (*Elle va à la table et écrit.*)

ÉLISABETH, *lisant.*

« L'amour a son héroïsme comme le cœur son inspiration, et c'est avec une poignée d'hommes que je vais tenter de reconquérir votre royaume. O ma douce fiancée! je songe moins au trône où je monterai en maître, qu'à vos pieds où je m'humilierai en esclave. Ce matin, j'ai prié dans une petite église perdue dans les landes. J'étais à l'hôtel de la Vierge. Je demandais si ardemment à Dieu de vous revoir, que la madone s'est un moment transfigurée; et c'était vous, vos yeux, votre sourire et vos airs de tête charmants. Mon cœur, qui bat rarement, palpite depuis cette heure, l'air me semble moins lourd, ce soleil étranger me sourit presque! J'ai vu passer un couple : ils avaient votre âge et le mien; ils s'en allaient le long de la mer retentissante, seuls et respirant la brise moins parfumée que leur haleine, où tremble l'amour, et courent aux étoiles, moins claires que leurs yeux, où brille le bonheur! Priez pour eux. Mon vaisseau est prêt, le vent s'élève, je vous rejoins! » (*Embrassant la lettre.*) Oh! j'irai à toi, Richemond, j'irai à toi! (*La Reine se lève après avoir scellé sa lettre.*)

LA REINE. Voici ma lettre à Hawkins... William ira la lui porter. (*A l'un des archers.*) Fais signe à ce jeune homme qu'on le demande. (*L'archer fait un signe, William accourt.*)

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, WILLIAM.

LA REINE, *à William.* Hawkins est-il au camp?

WILLIAM. Non, madame, pas encore.

LA REINE. Il importe que cette lettre lui soit remise sur-le-champ. Ne perds pas une minute, sais-tu! (*On entend des fanfares et des cris de Vive Richard!*)

ÉLISABETH. Richard?

LA REINE. Viens, mon émotion me trahirait! (*Elles sortent.*)

WILLIAM. Bon, une lettre à porter, à présent.

UN ARCHER, *dans le camp.* La flèche d'argent est encore à gagner, à un autre!

WILLIAM. La flèche d'argent!... Ma foi, je n'y résiste plus; je remettrai la lettre à Hawkins après... — A moi! (*Il prend un arc et se met en position pour tirer.*)

LE CRIEUR, *riant.* Prends garde, tu vas tuer le marqueur!

WILLIAM, *tendant son arc.* Rira bien qui rira le dernier...

RICHARD *paraît suivi de Scroop. A William.* Tu n'y es pas. (*Le mettant en position.*) La jambe gauche en avant... les pieds d'aplomb sur le sol., le corps dans l'arc... c'est ce qui te manque, et la corde vigoureusement tendue sans toucher le bras... C'est cela... Lâche.. tu as gagné. (*Le marqueur apporte la flèche d'argent à Richard.*)

RICHARD, *donnant la flèche à William.* Le corps dans l'arc, et tu seras aussi fort que Richard.

TOUS. Vive Richard! vive Richard! (*Richard entre dans la tente avec Scroop.*)

## SCÈNE V.

SCROOP. RICHARD.

SCROOP. Bravo! milord, je vous admire,

RICHARD. Que veux-tu, mon brave Scroop? j'ai donné cette fête pour rassurer mes barons, j'ai tiré de l'arc avec les toques plates, j'ai ri aux jeux de boule avec le peuple, je fais mon métier de roi, que veux-tu? (*A part.*) Qu'il ait une fibre sensible, et je saurai son secret.

SCROOP, *à part* Cette bonhomie ne lui est pas naturelle.

RICHARD. Ah! le fin de ton histoire?

SCROOP. Voici, milord : Le lion éparpille d'un coup de griffe les limailles qui recouvraient le corps; et après l'avoir tourné et retourné entre ses pattes velues, il s'en alla avec sa faim, n'osant toucher à ce cadavre où le mort avait mis sa majesté.

RICHARD. Tuer un homme qui ne se soucie pas de vivre, c'est comme si l'on donnait un coup de couteau à un mort, convient-on?

SCROOP. Au fait, que serait le mort sans la douleur? un sommeil!

RICHARD. Eh bien! voilà pourquoi le lion dédaigne le cadavre qu'il rencontre, voilà pourquoi il le tourne et le retourne avec ce soin farouche, car il cherche le libre cachée où la vie s'est peut-être réfugiée, afin de la sentir palpiter et se tordre comme un témoignage de sa puissance. — Je suis de la race des lions, prends garde!

SCROOP. Le beau temps, milord!

RICHARD, *à part.* Il n'a pas frémi. (*Lui passant la main autour du cou.*) La jolie tête à faire tomber, si tu m'étais moins dévoué.

SCROOP. Vous me chatouillez, milord!

RICHARD, *à part.* La peur n'a pas de prise sur lui. (*Haut.*) T'a-t-on prédit comment tu mourrais?

SCROOP. Non, milord.

RICHARD. On m'a prédit que je mourrais dans une bataille!

SCROOP. Ah! c'est une belle mort!

RICHARD. C'est juste, mieux vaut l'épée que le gibet.

SCROOP. Je suis sans préjugé, milord; on peut s'enfler même le gibet.

RICHARD, *à part.* La mort est impuissante aussi! (*Haut.*) Ah! tu mourrais sans regret?

SCROOP. Qui sait?

RICHARD. Qui sait?... moi, vrai Dieu! On meurt avec regret quand on a la jeunesse et la santé. Si isolés que nous soyons, nous tenons tous à quelque chose. Nous avons une mère... une sœur; nous avons celle que nous aimons... (*A part.*) Rien; rien! (*Haut.*) Toi mort, que de déchirements peut-être... Vois-tu la pauvre mère traînant sa vieillesse sur ton tombeau; la jeune sœur séduite et sans un bras pour la venger; la pâle fiancée le désespoir dans l'âme?... Oh! les pauvres fleurs sans soleil!... Tu es aimé, n'est-ce pas?

SCROOP. De vous, milord.

RICHARD. De moi? tu as raison. (*A part.*) Donblement dangereux s'il ne tient à rien. (*Appelant.*) Dighton!

## SCÈNE VI

SCROOP, RICHARD, DIGHTON.

RICHARD, *à Scroop.* J'ai remplacé Rutland.

SCROOP, *à part.* L'assassin de ses neveux.

RICHARD, *bas à Dighton.* J'ai été sa dupe, sais-tu? Connais-tu un supplice plus cruel que la mort, Dighton?

DIGHTON. En cherchant, on trouve tant de choses, milord.

RICHARD, *à Scroop.* Je ne te ferai pas attendre, mon bon Scroop, je ne te ferai pas attendre. (*A Dighton.*) Cherchons! (*Ils sortent.*)

## SCÈNE VII.

SCROOP, *seul*, puis NELLY.

SCROOP. Merci, mon Dieu, vous m'avez montré le griffe du tigre!

NELLY, *entrant du milieu.* Ah!

SCROOP. Nelly!

NELLY. Scroop! oh! mon ami! je vous cherchais!

SCROOP. Quoi? qu'y a-t-il? où est votre lettre d'invitation?

NELLY. Je n'en ai pas.

SCROOP. Mais vous savez le consigne?

NELLY. Oui, je la sais; mais n'importe! je vous cherchais, je vous sauve, fuyez;

SCROOP. Me sauver?

NELLY. Richard sait tout.

SCROOP. Richard? et que sait-il?... Voyons, je ne l'ai pas compris, sans doute; encore une fois, qu'y a-t-il? que veux-tu dire? explique-toi.

NELLY. Vous êtes venu chez mon père cette nuit...

SCROOP. Eh bien?

NELLY. Un homme y était avant vous...

SCROOP. Richard?

NELLY. Il a menacé William, William a eu peur...

SCROOP. Richard?

NELLY. C'était lui!

SCROOP. Damnation!... et Hawkins?

NELLY. Mon père est gardé à vue par Forrest!

SCROOP. Oh!

NELLY. On lui laissera un moment de liberté pour se rendre au rendez-vous.

SCROOP. Il y viendra?

NELLY. Oui, avec le breuvage convenu.

SCROOP. Au rendez-vous, avec le breuvage convenu, et Richard sait tout? Ton père est un traître!...

NELLY. Mon père?...

SCROOP, *se remettant.* Non... mais écoute-moi, Nelly, écoute-moi... rassemble tes souvenirs et pèse tes paroles... Ton père a-t-il voulu t'embrasser avant de sortir? avait-il l'air inquiet, embarrassé? t'a-t-il regardée en face? comment t'a-t-il quittée enfin?

NELLY. Son regard était ferme et calme; il portait la tête haute et souriait gravement; enfin, il m'a serrée dans ses bras avec une certaine fierté douloureuse, après m'avoir donné une boucle de ses cheveux, puis il est parti.

SCROOP, *lui serrant la main.* Ton père est digne d'avoir une fille telle que toi! — Allons, rien n'est encore perdu! A nous deux, Richard! Ah! voilà pourquoi tu me passais si souvent la main autour du cou! Ah! tu mets des gants à tes griffes! A nous deux, te dis-je! (*A Nelly.*) Ce n'est pas une lutte glorieuse et à armes courtoises que tu verras, c'est une lutte de chat-tigre à chat-tigre qui se câlinent pour mieux se dévorer!

NELLY. Vous m'effrayez!

SCROOP, *lui prenant la main.* Je t'effraye? .. ô héroïque enfant!... Et la reconnaissance t'a mise au-dessus de la créole, et pour me sauver, tu risques ta vie!

NELLY. Je pense à moi, en vous sauvant!... oui, je veux que tu sches qu'il y a une pauvre fille au monde qui vivra si tu vis et mourra si tu meurs; tu seras plus prudent, tu auras peut-être pitié d'elle!

SCROOP. Tais-toi! il est des êtres prédestinés au bonheur des autres, et ceux-là vivent sans regarder en eux et remplissent leur mission avant d'écouter les battements de leur cœur. Tu me comprends, n'est-ce pas? Si tu savais... mon Dieu!... — Cette mort que je coudoie sans cesse, cette existence ténébreuse et agitée, non, je n'y veux pas d'un rayon de soleil pour me faire regretter le jour... non!... et ce serait une cruauté de secouer les paillettes d'or de l'espérance dans mon chemin douteux!

NELLY, *se cachant la tête dans ses mains.* Mon Dieu!

SCROOP, *lui prenant la main.* Oh! ne rougis pas!... Mais que veux-tu, mon enfant? je dois mourir ou les sauver! (*Il se met à la table de gauche et écrit.*) Les hommes comme Richard n'aiment ni ne haissent, ils soupçonnent (*A Nelly.*) Sois tranquille, j'ai mon plan!

NELLY, *allant au fond.* Dépêche-vous, le roi peut revenir!

SCROOP, *à part.* Sur qui vais-je détourner ses soupçons? Ah! Dighton! (*A Nelly.*) Richmond a des partisans même dans ce camp... ils me prêteraient main forte au besoin!

NELLY. Mon Dieu!

SCROOP, *à Nelly.* D'ailleurs, me hache d'armes est là! (*Se levant après avoir cacheté sa lettre.*)

Digitized by Google

Nelly, preods cette lettre... elle est de Raoul du Fulke à Dighton!...

NELLY. Raoul du Fulke? Et c'est vous...

SCROOP. Tu la confieras à quelqu'un, avec ordre de l'apporter sur l'heure ici.

NELLY. Pour la remettre à Dighton?

SCROOP. Non, il faut que cette lettre soit interceptée ici, dans la tente du roi. Atteuds! — Tu es belle, adroite .. tu as de l'esprit .. tu devras séduire Dighton pour dix minutes... tu lui prendras hardiment le bras, et tout en l'enveloppant de ta jeunesse et de ta beauté, tu lui glisseras cette moitié du sequin dans son escarcelle...

NELLY, à *Scroop*, qui *se retourne vivement*. Quoi donc?

SCROOP. J'ai cru qu'on nous écoutait! (*Lui donnant le sequin.*) Cette moitié de sequin dans son escarcelle. Ceci fait, tu m'auras sauvé la vie! — Reviens; tu m'attendras derrière ce rideau. (*Il indique le côté gauche. Nelly sort.*)

## SCÈNE VIII.

SCROOP, *seul*.

Le danger a une sorte d'ivresse qui me plaît. Dieu seul sait qui de nous deux sera vaincu! C'est la lutte du mal et du bien! Nous verrons si le monde appartient au crime ou à la vertu, à la beauté ou à la laideur, à tout ce qu'il y a de hideux et d'infect dans l'âme humaine, ou au dévouement, à l'héroïsme, à l'amitié, à l'amour! Le voici! (*Richard reparaît dans le camp avec Dighton.*)

RICHARD, *bas, à Dighton*. Tu as compris?

DIGHTON, *montrant Scroop*. Oui, milord. Je lui ferai même la galanterie d'une corde neuve. (*Il s'éloigne.*)

SCROOP, *à gauche*. Personne encore, personne! (*William entre une lettre à la main.*) Ah!

## SCÈNE IX.

WILLIAM, SCROOP, RICHARD.

WILLIAM, *à part*. Il paraît que je n'ai que des lettres à porter. Seigneur Scroop, avez-vous vu Dighton? J'ai ce billet à lui remettre.

SCROOP, *le saisissant au collet*. Au nom du roi, je t'arrête!

WILLIAM. Vous m'étranglez!

SCROOP, *bas*. Laisse-toi faire ou tu es perdu!

WILLIAM. Ah! mon Dieu!

SCROOP. Traître! misérable! tu ne m'échappes pas!

RICHARD, *s'avançant*. Qu'est-ce donc?

WILLIAM, *au comble de la terreur*. Je ne le ferai plus, sire, je ne le ferai plus!

SCROOP. Emparez-vous de la lettre, milord, il y a du Richemond sous jeu.

RICHARD, *prenant la lettre*. Une lettre du Raoul de Fulke!

SCROOP. Eh! sans doute, milord, sans doute: il ne s'est même pas donné la peine de contrefaire son écriture.

RICHARD, *lisant*. « Le moment décisif approche. » Veille à tout, Dighton, ne perds pas Richard de » vue; je dois connaître ses moindres démarches; » le succès de l'entreprise en dépend. Un homme » à moi te portera deux mille écus demain. — » Signé, Raoul de Fulke. »

SCROOP. Vous n'en aurez pas facilement raison.

RICHARD, *se parlant*. Deux mille écus! (*Lisant.*) « Tu trouveras ci-inclus une moitié de sequin, » notre signe de ralliement, que tu feras passer à » Stanley. » Signé. Raoul de Fulke! (*A William.*) As-tu recommandé ton âme à Dieu?

WILLIAM, *d'une voix étranglée*. Je n'ai pas bien entendu, votre altesse!

RICHARD. Ah! tu conspires aussi?

WILLIAM. Moi!

RICHARD. Sur quoi compter, si cette face d'imbécile est un mensonge!

WILLIAM, *vivement*. Ma figure ne ment jamais, milord... je... si... mais... (*Tombant sur ses genoux.*) Je suis mort!

SCROOP. Je l'ai interrogé, milord. Ce n'est ni un agent de Richemond, ni un émissaire de Raoul, ni même un espion de Dighton... C'est un imbécile, voilà tout.

WILLIAM, *toujours à genoux*. Oui, mon souverain, oui!

SCROOP, *continuant*. Une bonne...

WILLIAM. Oui, oui!

SCROOP. A qui un inconnu...

WILLIAM. C'est cela, votre altesse!

SCROOP. A donné une pièce d'or pour remettre cette lettre à Dighton.

WILLIAM, *se levant*. Voilà la vérité!

RICHARD, *à William*. Comment était cet homme?

WILLIAM. C'était une femme!... (*Se reprenant sur un signe de Scroop.*) Non, un homme!... il avait une robe... non, un reiteuron... avec des jupes blanches... — Je ne peux pas rassembler deux idées, milord!

RICHARD. Un bon cachot te remettra l'esprit. (*Tirant un parchemin caché dans la ceinture de William.*) Ah! ah! encore une lettre?

WILLIAM. Pour cette fois, voilà la vérité, milord. La reine m'avait chargé de remettre cette lettre à Hawkins...

SCROOP, *à part*. La reine!

WILLIAM, *continuant*. Je me suis mêlé aux archers, votre altesse m'a fait tirer à l'arc, et je l'ai oubliée! Mais je vais la porter tout de suite...

RICHARD, *à l'un des factionnaires, en désignant William*. Au château d'Exbury!

WILLIAM. Mon Dieu!

SCROOP, *bas à William*. Va, je te sauverai!

WILLIAM, *à Scroop*. Vous me sauverez?... (*Au garde en se drapant.*) Marchons!

## SCÈNE X.

RICHARD, SCROOP.

SCROOP. Une bonne journée, milord!

RICHARD. Très bonne! (*A part, en fourrant la lettre dans sa poche.*) Ces femmes ont la rage d'écrire; vous verrez, j'en finirai avec toutes les deux d'un coup.

SCROOP. Eh bien! elle est encore meilleure que vous ne croyez. Ah! je vous mon pesant d'or... Vous étiez tout simplement sur un vaisseau troué et menaçant ruine; mieux encore, votre altesse: vous aviez en cage de beaux oiseaux dont les ailes avaient poussé au une nuit et qui n'attendaient qu'une porte ouverte pour s'envoler... au un mot, la princesse doit prendre un narcotique cette nuit.

RICHARD, *raillant*. Tu crois?

SCROOP. Puis elle doit être transportée aux caveaux des Moines Gris de Leicester.

RICHARD. Vraiment?

SCROOP. De là, enlevée et conduite au camp de Richemond... L'heure du rendez-vous, minuit.

RICHARD. En vérité?... Eh bien! tu ne m'as rien appris, Scroop, je le savais.

SCROOP. Vous?

RICHARD. L'étonnante chose, n'est-ce pas? oui, moi, Scroop; et même l'heure du rendez-vous est changée.

SCROOP, *vivement*. Changée?...

RICHARD. Minuit et demi au lieu de minuit.

SCROOP, *se ramassant*. Ah! votre altesse est désespérante; on croit l'étonner, et c'est elle qui vous surprend. Mais vous savez sans doute aussi que je suis l'âme damnée du complot?

RICHARD, *surpris*. Toi?

SCROOP. Que j'ai joué au dévouement pour avoir les secrets de la reine; orgueilli moi-même le plan pour n'en pas perdre un mot?

RICHARD, *étonné*. Ah!

SCROOP. Qu'Elisabeth enfin, morte pour tout le monde, et conduite à Grey-Friars, je la fais disparaître sur un signe, si vous le faites, ou je remets les clefs du caveau à votre altesse .. et tout est dit?

RICHARD. Ah!

SCROOP. Vous l'ignoriez? Eh bien! je vous l'apprends. Votre altesse n'a qu'à parler, je suis prêt.

RICHARD. Nous avons rôdé une heure ensemble dans le camp...

SCROOP, *vivement*. Et je ne vous ai rien dit?

RICHARD. Pourquoi?

SCROOP. Vanité, milord, pure vanité. J'avais découvert un complot, je voulais en garder tout l'honneur; j'avais conçu un plan, je voulais l'exécuter; je savais que Raoul devait écrire ou envoyer un émissaire à Dighton, je voulais avoir la lettre ou tenir l'émissaire... c'est ce qui explique mes airs distraits, que votre grâce a dû remarquer. Je suivais Dighton de l'œil, j'épiais les uns, je guettais les autres; enfin je voulais tenir tous les fils, tout le péril, tous les complices, et vous dire: Les voilà, qu'en faut-il faire?

RICHARD, *montrant Dighton, qui entre une corde à la main*. Tu t'expliques à temps, j'allais te faire pendre.

SCROOP. Je vous remercie, milord. Quel est le sage qui recommanda de retourner sept fois sa langue avant de parler?

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, DIGHTON.

DIGHTON, *à Richard*. Votre altesse a pardonné?

SCROOP. De quel air satisfait il vous dit cela! Non, son altesse n'a pas pardonné; elle rend justice au dévouement, comme elle punit la trahison. Je gage que tu as une moitié de sequin dans ton escarcelle?

DIGHTON. Une moitié de sequin? qu'est-ce que cela? les moitiés de sequin n'ont pas cours.

SCROOP. Là où les... l'aries-tu?

DIGHTON. *Sur un signe du Roi, il vide son escarcelle*. Parler?... il est fou!

SCROOP. Tu es sage, toi! cherche!

DIGHTON, *tirant un demi-sequin de sa poche*. Que signifie?

SCROOP. Ah! voilà! (*Il désigne la poche de Dighton.*) Il pleut des sequins, messire Dighton! (*Bas à Richard.*) Le signe de ralliement.

RICHARD, *à part*. Il n'a pas pâli... Ce n'est pas un homme de cette force.

SCROOP, *à Dighton*. C'est une plaisanterie que je t'ai faite.

DIGHTON, *au Roi*. Une plaisanterie?

RICHARD. Eh! oui. . nions, va!

SCROOP, *le forçant pirouetter sur lui-même*. Pouah! tu sens la potence. (*Il le pousse à la porte.*)

## SCÈNE XII.

RICHARD, SCROOP.

RICHARD. L'un ou l'autre me trahit... l'un ou l'un ou l'autre, c'est évident!

SCROOP, *au Roi*. Eh bien! milord?

RICHARD. Eh bien! tu es mon bon et loyal serviteur, toi. (*A part.*) Je les ferai tuer tous les deux cette nuit. (*Haut.*) Mais mon plan est préférable au tien.

SCROOP, *inquiet*. Ah?

RICHARD. Un plan infaillible: au lieu de vingt-deux gouttes, Hawkins n'en versera cinquante; voilà tout.

SCROOP, *à part*. Cinquante!

RICHARD. Qu'en dis-tu?

SCROOP, *s'efforçant de rire*. Moi?... je... oui... cinquante?... C'est parfait. (*A part.*) Comment savoir ce qui se passe?

RICHARD, *riant aux éclats*. Oui, cinquante, cher, cinquante!

SCROOP, *effrayé*. Ah! plus bas, milord, plus bas; il y a là quelqu'un!

RICHARD. Quelqu'un qui nous écoute?

SCROOP. Non, milord, c'est la fille de Hawkins. Elle vient chercher un laissez-passer que je supplie votre grâce de lui accorder.

RICHARD. La fille de Hawkins?

SCROOP. Oui, milord. (*On entend sonner un coup.*)

RICHARD. Minuit et demi! c'est Hawkins! (*Entre Hawkins conduit par deux hommes et précédé de Dighton.*)

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, HAWKINS, DIGHTON.

DIGHTON, *bas à Dighton*. Il n'a parlé à personne?

DIGHTON, *bas*. Non, milord, à personne, — mais votre altesse partie, il s'est enfermé. On a entendu un va-et-vient, le bruit des fourneaux, un vase chantant sur le feu, puis un cri de triomphe: J'ai réussi!... Finalement nous croyons la liqueur modifiée.

RICHARD, *à part*. La fille répondra du père! (*A Hawkins.*) Approche!... le flacon? — Tu as toedres le signal chez moi, derrière cette draperie.

HAWKINS. Bien, milord.

RICHARD. Ainsi vingt-deux gouttes, c'est le sommeil, cinquante, c'est la mort?

HAWKINS. Oui, milord. (*Richard va à la petite table de droite sur laquelle est posé un verre d'eau.*)

RICHARD, *à Hawkins, après avoir rempli le verre d'eau*. Verse cinquante gouttes.

HAWKINS, *à part, après avoir versé un certain nombre de gouttes, s'arrêtant*. Si je m'étais trompé?

RICHARD. Cinquante...

HAWKINS, *même jeu.* Si c'était le mort?

RICHARD, *insistant.* Cinquante. Tu donneras cette coupe à Élisabeth. (*Il pose le verre sur la table. Il fait signe à Dighton de veiller sur la coupe et sur Hawkins.*) Scroop, fais entrer la femme qui est là. (*Scroop fait entrer Nelly.*)

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, NELLY.

RICHARD, à *Nelly.* C'est bien là ton père?

NELLY. Oui, votre grâce.

RICHARD, à *Hawkins.* C'est bien là ta fille?

HAWKINS. Milord...

RICHARD, *froidement.* Est-ce ta fille?

HAWKINS. Oui, milord.

RICHARD, *bas.* Eh bien! dans quarante-huit heures, si Élisabeth se relève du lineuil où tu l'auras couchée, ce sera elle qui mourra.

HAWKINS, *atterré.* Ma fille! (*Il prend sa fille entre ses bras.*)

RICHARD, *à un archer.* Emmenez cette femme, et veillez sur elle.

HAWKINS. Milord, milord... (*Il se place entre sa fille et le Roi.*)

RICHARD *bas.* L'une ou l'autre, choisis!

NELLY. Qu'y a-t-il, mon père?

HAWKINS. Rien... va, mon enfant, va! (*On l'emmène.*)

RICHARD. Viens, Scroop! (*Il sort par le fond.*)

HAWKINS. O Élisabeth! ô la fille de mes rois!

SCROOP, *s'approchant de lui.* Que vas-tu faire?

HAWKINS. Que ferais-tu?... (*Il passe près de lui.*)

SCROOP, *le retenant.* Hawkins!

HAWKINS. Je vais prier! (*Il entre dans la tente, Dighton le suit.*)

SCROOP. O dévouement! (*Apercevant Élisabeth et la Reine.*) Les voici! (*A Élisabeth.*) Dieu sauvera l'Angleterre! (*A la Reine.*) Hawkins est prêt. — Le signal, madame, le signal! (*Il sort.*)

## SCÈNE XV.

LA REINE, ÉLISABETH.

ÉLISABETH. Tu l'entends?... oui, deux coups sur ce timbre et nous sommes sauvés! Oh! n'hésite pas... Ce n'est pas la mort, c'est la vie!

LA REINE. (*Elle va pour frapper sur le timbre.*) Non, je ne pourrai jamais! mais comprends donc! La mort qui t'enveloppe... tes joues roses qui pâlissent... tes yeux qui s'éteignent... et ton corps, tes dix-huit ans, ta jeunesse, ta beauté, ma joie, mon orgueil, ma vie, roulus dans dans un linceul... Puis les cierges qui brûlent... les prières lugubres des trépassés... puis les prêtres et l'enlèvement du corps, au milieu des sanglots étouffés de nos amis... Non, c'est impossible, c'est impossible!

ÉLISABETH. Ma mère!

LA REINE, *la reine la prenant dans ses bras.* Et si la mort allait te garder? et si tu n'allais pas répondre à mes cris? et si Hawkins s'était trompé?.. Ah! jamais, jamais!

ÉLISABETH. Ma mère!

LA REINE. Mais quel changement s'est-il opéré en toi? tu n'osais rester seule dans les ténèbres, et tu envisages la mort sans frémir?

ÉLISABETH. J'aime Richemond, ma mère.

LA REINE. Ah! si tu avais eu deux enfants tués dans tes bras, tu comprendrais ma terreur. Tu vois bien que je pleure? Est-ce ma faute à moi si je ne peux pas te voir couchée sur un tombeau? Oh! tu n'as pas pitié de la pauvre mère, qui mourrait de ta mort, ma fille, comme elle vivait de ta vie, mon enfant!

ÉLISABETH, *faisant un effort sur elle-même.* J'aime Richemond, ma mère.

LA REINE, *avec désespoir.* Ah! les enfants, ils ont à peine des ailes qu'ils s'échappent du nid qui les a bercés! Ah! les ingrats, ils ont à peine un cœur que c'est pour oublier celle qui les a nourris!

ÉLISABETH, *à ses pieds.* Oh! ne prends pas mes paroles ainsi! tu sais bien que je donnerais ma vie aussi bien pour toi que pour lui. Mais ma jeunesse qui est un deuil, mes espérances et mon bonheur en ruines, cette existence sans but, ces angoisses, cette honte incessante de courber le front sous le fouet d'un tyran qu'on méprise, oh! la mort la plus affreuse n'est-elle pas préférable à cette vie inquiète et humiliée? Veux-tu attendre qu'un second Slaughter fasse de moi une fille d'auberge ou une commère de la cité? Songe au nom que je porte, songe à mon père, ce fier et loyal chevalier, songe aux Yorks dont je descends, et tu me diras, ma mère, si ce n'est pas une honte de voir la fille d'Édouard côte à côte avec l'assassin de tes enfants!

LA REINE. D'enfants, je n'ai que toi, et je veux que tu vives!... (*Elle se laisse tomber sur le pliant.*) Ah! laisse-moi pleurer à mon aise. Tu es une fille de roi, toi; tu as ta dignité, ton rang, ta race, mais moi je n'ai que mon cœur qui me brise à les pieds!

ÉLISABETH. Ma mère!

LA REINE. Oh! ces Yorks, ils s'envelniraient volontiers dans leur orgueil! — Tu as la douceur et la ténacité de ton père. Je n'étais pas née pour le trône; j'étais née pour être une bonne mère, voilà tout! Ah! que n'es-in une simple et brave paysanne qui s'en va, sous le soleil ou dans la pluie, labourer son champ le matin, et qui revient le soir en ouvrant ses bras fatigués à sa mère qui l'attend! — Enfin, embrasse-moi! (*Elle frappe sur le timbre.*) Je trouverai toujours un moment pour mourir si tu meurs! (*Hawkins paraît.*)

## SCÈNE XVI.

LA REINE, ÉLISABETH, HAWKINS.

LA REINE, *à Hawkins.* Un verre d'eau, ma fille souffre!

HAWKINS, *à part.* Sa fille souffre... et la mienne, souffrira-t-elle longtemps pour mourir?

LA REINE, *bas à Élisabeth, en montrant Hawkins du doigt.* Tu vois, il hésite!

HAWKINS, *à part, avec désespoir.* L'une ou l'autre?

LA REINE, *de même.* Tu vois, il frémit!

HAWKINS, *de même.* Tu vois, il pâlit!

HAWKINS, *se laissant tomber sur un pliant, la tête dans ses mains.* Choisis, malheureux, choisis!

LADY ÉLISABETH, *allant à lui.* Hawkins, tu m'abandonnes?

HAWKINS, *se levant.* Non, non! (*Il fait un signe, Dighton paraît et lui remet la coupe.*)

LA REINE, *à Élisabeth.* Tu ne trembles pas?

LADY ÉLISABETH. Non, ma mère!

LA REINE, *bas, à Hawkins.* Osez-tu serrer la main d'une honnête femme? (*Hawkins la lui serre sans rien dire. A part.*) Oui, c'est le serrement de main d'un homme loyal. (*A Élisabeth.*) Tu le veux?

ÉLISABETH. C'est moins du mépris de la mort que mon courage me vient, que du désir de vivre. Donne.

LA REINE. Betty!

ÉLISABETH. La volonté de Dieu soit faite, ma mère. (*Elle prend la coupe. En ce moment Richard paraît à travers les rideaux, qu'on relève un moment après.*)

## SCÈNE XVII.

LA REINE, ELISABETH, HAWKINS, RICHARD, *dans le fond.* SCROOP, *dans le camp, avec le reste des Barons.*

LA REINE, *lui retenant le bras.* Betty!

ÉLISABETH. Dieu est avec nous, ma mère! (*Elle boit.*)

LA REINE, *lui arrachant la coupe.* Oh! assez!

ÉLISABETH, *dans le délire.* Tu as raison. Ah! .. c'est étrange!.. ma pauvre tête... comme elle tourne... Je vois mes frères qui me tendent leurs petites mains à travers les nuages... Et Richemond qui me salue en se perdant dans les vapeurs bleuâtres du matin comme une ombre qui fuit le soleil. (*La Reine a saisi le délire de sa fille avec une terreur croissante, oubliant de rendre la coupe, qu'elle tend toujours, sans regarder à qui elle l'adresse.*)

RICHARD, *prenant la coupe avec un sourire froid.* Donnez, ma sœur! (*Il remet la coupe à Dighton.*)

LA REINE, *se retournant.* Richard! ma fille est morte!

ÉLISABETH. Ma mère!

RICHARD, *à la Reine.* Morte? et qui l'a tuée? Oh! ne cherche pas le coupable!... Qui est allé cette nuit chez Hawkins? toi; qui lui a commandé ce breuvage? toi; qui lui a donné rendez-vous dans ma tente? toi!... J'en ai la preuve, milords! (*A la reine.*) Ah! ne joue pas au désespoir: si la fille se meurt, c'est toi qui l'as tuée!

LA REINE. Mon Dieu! cette dernière infamie lui manquait! (*Prenant sa fille dans ses bras.*) Ma fille!.. — Milords, vous êtes des mères, dites à cet homme qu'on n'embrasse pas les enfants qu'on tue! — (*A Élisabeth.*) Ah! défends-moi, ma fille, défends-moi!

ÉLISABETH, *dans le délire.* Vous? qui êtes vous? que me voulez-vous? Je ne vous connais pas!

LA REINE. Elle-même!

ÉLISABETH. Ah! si, je vous reconnais.. je reconnais la main sinistre qui m'a versé le poison.. la voilà! la voilà!

RICHARD. Sa fille elle-même l'accuse, vous voyez!

ÉLISABETH, *dont le délire augmente.* Ah! laissez-moi! j'ai assez bu! j'ai assez bu!

RICHARD, *aux Barons.* Sa fille elle-même l'accuse, vous le voyez!

LA REINE. Élisabeth!

ÉLISABETH. J'ai assez bu!... laissez-moi... laissez-moi... Ah! (*Elle tombe immobile.*)

RICHARD, *aux Barons.* Je vous ai parlé d'une preuve, milords, la voilà! (*Il leur montre une lettre.*) Lisez! — Oh! lisez, lisez!... mais non, je la lirai, moi!... et si cette femme ose me démentir, je consens à être dégradé comme chevalier... banni et flétri comme roi! Ecoutez! (*Lisant.*) « L'heure est changée; minuit et demi au lieu de » minuit; — toujours dans la tente du roi; — » comme signal, deux coups sur le timbre d'argent. Élisabeth demandera à boire, tu lui donneras le breuvage convenu. — Je veux en finir! » — Signé, la veuve d'Édouard. » (*Leur passant la lettre.*) Je veux en finir! — Cette phrase monstrueuse y est! (*Il désigne la place. Mouvement d'horreur.*)

LA REINE. Et Dieu le laisse parler!

RICHARD, *montrant la ligne accusatrice.* Là!... là!.. Et s'il faut un témoignage de plus, milords... voilà Hawkins, son complice... ce malheureux vieillard qu'elle a ensorcelé.. Parle, Hawkins! (*Bas.*) Songe à ta fille! (*Haut.*) Oui ou non, si-je dit la vérité? Oui ou non, t'a-t-elle contraint à ce crime?

HAWKINS. Oui.

LA REINE. Horreur! horreur!

SCROOP, *à part.* Cet homme est le génie du crime!

LA REINE, *allant à Hawkins.* Vieillard, tu as un pied dans la tombe, tu vas paraître bientôt devant Dieu, regarde-moi en face... Oses-tu répéter ce que tu as dit?

HAWKINS, *à part.* Sa douleur me déchire le cœur!

LA REINE. L'oses-tu!

HAWKINS. J'ai dit la vérité! (*Mouvement général.*)

LA REINE, *aux Barons.* Ah! je vous jure que cet homme ment! Mais non, vous ne le croyez pas .. milords, vous ne le croyez pas .. vous ne pouvez croire à cette monstruosité .. Je voulais la sauver!. — Ah! si les os de ma mère, si les os de mes fils étaient là, ils vous diraient: Il ment! (*Elle presse sa fille dans ses bras.*) Ma fille! (*Pleurant, tu tête dans ses mains.*) Oh! les misérables! (*Avec violence.*) Eh bien! non, je ne pleurerai pas, je ne me résignerai pas, je ne me tairai pas! — Ce corps ne sortira d'ici que quand mon innocence sera reconnue. Milords, j'en appelle au jugement de Dieu!

RICHARD. Le champ clos est ouvert; comme accusateur, nous le demandons aussi. Mais où est-il le chevalier qui brandira l'épée ou la lance en l'honneur de la mère qui tua son enfant?... Où est-il?

SCROOP, *à part.* Oh! l'infâme!

LA REINE. Je suis la veuve d'Édouard, milords... Vous m'avez vue sur le trône et dans l'adversité, et je suis restée digne de ce nom. Mais je suis une mère cruellement éprouvée, vous voyez! (*Elle montre sa fille.*) Milords, vous pouvez compter mes plaies par vos blessures, car mon cœur a saigné de tous vos malheurs, car mon deuil a été celui de l'Angleterre... Un seul enfant me restait, et le voilà morte... Et l'on m'accuse de sa mort! (*Mouvement de Richard. — La Reine avec impétuosité.*) Ah! laisse-moi parler! est ce que tu crois que la lionne a peur du tigre? (*Aux Barons.*) Je suis innocente, milords! — Vous avez trop vu mes larmes pour ne pas les reconnaître! Eh bien! s'il y a parmi vous un homme compatissant, j'en appelle à sa pitié; un homme généreux, j'en appelle à son courage; un fils et un père, j'en appelle au respect de l'un

et à l'amour de l'autre! *(Se jetant à leurs pieds.)* Milords, c'est le veuve de votre roi qui se met sous votre garde! *(On s'éloigne d'elle.)* Vous vous éloignez? *(Se levant.)* Vous me reconnaissez, je crois? Qui t'a fait duc et comte, Surrey?... c'est moi!... Qui t'a enrichi, William Watx?... c'est moi!... Qui a marié ta fille et sauvé ton fils de l'échafaud, John Howard?... c'est moi! — Vous vous taisez? Ah! les lâches, les lâches, les lâches! *(Elle tombe presque sans vie sur le corps de sa fille en sanglotant.)*

SCROOP, *aux seigneurs.* Chevaliers félons et discourtois!... si votre silence est une accusation, vous en avez menti par la gorge! *(Relevant la Reine.)* Relevez-vous, madame, relevez-vous! *(Aux Barons.)* — Oui, devant Dieu et devant les hommes, je vous défie, vous, vos fils, vos frères, vos neveux... Je vous défie, chevaliers couards et déloyaux... Je vous défie à la lance, au poignard, à l'épée, à la hache, à la vie, à la mort! — Ouvrez la lice, je suis prêt!

RICHARD. Qu'en dites-vous, milords? Mon bouffon! Un bouffon pour chevalier! Un bouffon pour défenseur! Allons, vous êtes vengée de leurs injures! *(A Scroop.)* Ton sabre de bois pour que je te châtie, bouffon!

SCROOP. Roi Richard, tu mens! je te jette mon gant à la face, et avec mon gant, je te jette mon nom : je suis Raoul de Fulke!

TOUS, *se précipitant sur le gant.* Raoul!

RICHARD. Arrêtez, c'est le gant de la trahison! — *(Appelant.)* Le bourreau! *(Un homme rouge entre.)*

RICHARD, *au bourreau.* Ramasse ce gant... il est à toi, et cette tête aussi... Va! *(Il désigne Raoul.)*

RAOUL, *se précipitant sur Richard.* Ah! tu ne veux pas du jugement de Dieu? Eh bien! meurs, régicide, meurs! *(Il le frappe.)* Damnation! la cotte de mailles!

RICHARD, *froidement.* Décidément, elle est bonne la cotte de mailles! *(Aux soldats.)* Qu'on l'arrête! *(Scroop se précipite sur ses hasbs d'armes; mouvement général pour l'arrêter.)*

SCROOP, *arrachant son manteau et le jetant dans les yeux de ses adversaires, en frappant de droite et de gauche avec sa hasbs d'armes.* Je suis Raoul de Fulke! je suis Raoul de Fulke, et vous en aurez la preuve, vrai Dieu! — Arrière, bandits! arrière, mécréants! arrière! arrière! Je suis Raoul de Fulke!... *(Il se fait un passage.)* Richemond et l'Angleterre! à moi! je suis Raoul de Fulke! *(Il disparaît. On entend dans le lointain deux fois répéter : Richemond et l'Angleterre, à moi!)*

LA REINE, *avec désespoir.* Mon Dieu!

BOWKINS, *s'approchant vivement de la Reine, bas.* Priez et pleurez plutôt pour me fille; la vôtre vivra, madame!

LA REINE, *passant du désespoir à la joie.* Ma fille!

BAWKINS. Contenez-vous, Richard observe!

RICHARD, *à part. Il a saisi le changement de visage de la Reine.* Je suis joué! *(Dighton revient.)*

## SCÈNE XVIII.

RICHARD, LES ASSISTANTS, DIGHTON, UN HOMME D'ARMES.

DIGHTON. Milord, la trahison est dans le camp; au nom de Richemond et de Raoul, de nombreuses défections ont éclaté; il y a eu combat, il y a des morts. Raoul s'est échappé!

L'HOMME D'ARMES. Milord, Richemond a dressé ses tentes dans la plaine de Bosworth; les tenanciers de lord Talbot l'ont rejoint à Newport; nous serons attaqués au soleil levant!

RICHARD. Allons, c'est bien! Mon armure! — A ton poste, mon brave Norfolk; choisis des sentinelles sûres! — Un poursuivant d'armes à Stanley, avec l'ordre d'amener sa troupe avant le lever du soleil. *(On le revêt de son armure.)* Northumberland, tu feras aller toi-même Surrey, mon cheval blanc... Aie soin aussi de mes lances... Que le bois en soit solide et léger. Dighton, un flacon de vin! *(Examinant son casque.)* La visière ne me gênera pas?

UN ÉCUYER. Non, milord!

RICHARD. En guerre, milords! en guerre! *(A la Reine.)* On ne se joue pas de Richard! *(Bas à Dighton, qui lui apporte à boire, mais de façon à être entendu de la Reine, qui écoute.)* Tu iras transporter ce corps aux caveaux des Moines-Gris de Leicester, tu veilleras avec Forrest près du tombeau; si elle n'est pas morte, tuez-la!

LA REINE, *reculant d'épouvante.* Ah!

RICHARD, *aux lords, après avoir bu.* En guerre, milords, en guerre!... Vous goûtiez le repos, vous aviez le bonheur près de vos femmes et dans vos terres, et l'on vient vous enlever les unes et déshonorer les autres. A Bosworth!

TOUS. A Bosworth!

LA REINE, *se traînant aux genoux de Richard.* Richard!

RICHARD. Et qui encore un ramas de vagabonds, la honte de l'espèce humaine!

LA REINE. Mon frère!

RICHARD. Vive Dieu! le sanglier a toutes ses dents! Sus aux traîtres... sus aux bandits et félons de tous les pays..

LA REINE. Milord! milord!

RICHARD. Gentilshommes d'Angleterre, au combat! au combat, brave milice! *(Il monte à cheval.)*

TOUS. Au combat!

LA REINE, *écartant les Barons pour arriver jusqu'à Richard.* Ah! grâce! miséricorde! *(Sa jetant sous les pieds du cheval.)* Ah! tu es sans pitié, écrase-moi!

RICHARD, *à cheval, brandissant son épée.* A Bosworth! à Bosworth!

TOUS. A Bosworth! *(Ils s'éloignent.)*

LA REINE. Ah! *(Elle s'évanouit.)*

# ACTE V.

Les caveaux de Grey-Friars. — Les caveaux du couvent des Moines-Gris de Leicester; autrefois au fond, oblique, praticable de chaque côté et formant escalier descendant sur le théâtre; à droite, au deuxième plan, entrée d'un caveau ouvert dans le dessous; une colonne surmontée d'une croix à l'entrée de ce caveau; dix marches praticables descendant dans le caveau; troisième plan, porte du gardien du caveau. — A gauche, premier plan, une chapelle ardente, très-éclairée. La première partie du décor éclairée par les lampes sépulcrales; la seconde, le fond, par la lune.

## SCENE PREMIÈRE.

ÉLISABETH, *couchée sur un lit de parade élevé sur trois marches dans la chapelle.* — LA REINE, *affaissée par la douleur, est assise sur les marches.* — *A droite, sur le devant,* FORREST *et* DIGHTON *assis par terre et jouant aux dés.* — *Entre* LEIMEREY.

LEIMEREY, *posant des outils dans un coin.* Voilà les outils, et tout ce qui est nécessaire pour sceller la pierre.

DIGHTON, *jouant.*. Onze! — Sur-le-champ?

LEIMEREY. Non, à la demi. Je vous préviendrai en frappant sur la porte de bronze. Voici l'ordre d'inhumation. Je compte sur vous.

DIGHTON. Vous ne partagez pas notre jeu, seigneur Leimerey?

LEIMEREY. Le moment n'est pas à la joie, Dighton; la bataille est engagée.

FORREST. Ah! tant mieux!... Richard est un grand capitaine, il les mettra vite à la raison.

LEIMEREY. C'est possible! Adieu. *(Il sort.)*

## SCÈNE II.

LA REINE, ELISABETH, FORREST, DIGHTON

DIGHTON, *se frottant les mains.* Eh bien, Forrest, la bataille est engagée?

FORREST. Oui. Mais le roi n'est possible » de Leimerey me chagrine. Si Richard allait être vaincu!

DIGHTON. Tu vois tout en noir. *(Ils jouent.)*

FORREST, *regardant Elisabeth.* Si elle se réveillait, tu aurais le courage de le tuer, dis?

DIGHTON. Elle ne se réveillera pas...

FORREST. Enfin, si elle se réveillait?

DIGHTON. Tu n'es pas amusant, sais-tu?

FORREST. L'as-tu regardée? as-tu vu quelle peau fine et blanche?... ça vous imprime du respect même en dormant. Elles ressemble à ses frères.

DIGHTON. Ses frères étaient plus jeunes et aussi beaux qu'elle, et tu m'as aidé à les étouffer.

FORREST, *se levant.* Oui. Te souviens-tu de cette nuit-là, toi? Tu vins me chercher comme aujourd'hui. Ah! l'atroce nuit!... nous montions, nous montions, et l'on n'entendait plus que le cri des hiboux et l'aile des chauves-souris qui grattaient les murs de la tour... T'en souviens-tu?

DIGHTON. Non, je ne me souviens que de nos poches qui sonnaient comme des escarcelles de soi.

FORREST. J'eus peur. Je regardai le ciel... tout était sinistre, même le haut : pas une étoile!... des taches rouges, des bandes rouges, avec de monstrueux nuages courant dans le ciel comme des langues de feu ou de sang! Allons, dis-je, le ciel lui-même conseille le sang; allons, j'aurai les mains rouges aussi! J'entrai! les pauvres petits!... ils étaient couchés et dormaient, leurs petites têtes sur le même oreiller, cheveux blonds et bruns mêlés ensemble avec leurs petits bras passés autour de leur cou. Deux oiseaux dans le même nid! .. Et j'ai eu le courage de les tuer!... misérable!... oui, étouffés!... oui, ce même oreiller qui favorisait leur sommeil s'est changé en instrument de mort! Etouffés! étouffés! .. *(Dighton se met à rire.)* Ah! ne ris pas!.. leur dernier tressaillement m'est resté dans la main, et ma main tremble depuis ce moment. Ne ris pas, te dis-je, ne ris pas! — Tiens, cette nuit encore, je les ai revus .. cette fois agenouillés au coin de ce cénotaphe, en prières et pleurant, avec deux grandes ailes blanches étendues!

DIGHTON. Ah!

FORREST. Oui, Dighton. Ils auraient pu me maudire, et ils m'ont dit : « Ne la tue pas, ne la tue pas, tu peux encore sauver ton âme. » Et ils disparurent!

DIGHTON. Tu rêves debout. Viens, achevons le partie

FORREST, *le retenant.* Si elle se réveillait.. — Nous devons la tuer si elle se réveille, c'est convenu. — Mais il faudrait la tuer d'un seul coup pour ne pas la faire souffrir, n'est-ce pas?... au cœur!

DIGHTON. Bien, bien!

FORREST. Ecoute... Jouons le corvée!

DIGHTON. Je suis bon diable, je te passe cette fantaisie. *(On entend frapper trois coups sur la porte de bronze.)* Peine inutile, elle ne se réveillera pas.

FORREST. Le signal!... ça m'a ôté un poids de dessus le cœur. J'aime mieux être fossoyeur que bourreau.

DIGHTON. Allons, dépêchons!...

FORREST. Ne réveillons pas la reine... ne le réveillons pas surtout, ce serait des cris à fendre les pierres. *(Allant vers Elisabeth.)* Les larmes!... ça vous tourne sur le cœur comme un jour de pluie. *(Reculant.)* Ah! mon Dieu!

DIGHTON. Quoi? tu cries comme un sourd maintenant?

FORREST. Ce n'est rien; j'avais cru voir remuer ses lèvres. *(Ils prennent le corps avec précaution et respect, et se dirigent lentement vers le caveau.)*

LA REINE, *se réveillant avec un soupir étouffé.* Où suis-je? *(Elle lit le cénotaphe avec inquiétude, elle regarde autour d'elle avec angoisse, elle parcourt le caveau avec désespoir, enfin elle aperçoit son enfant qu'on emporte et s'élance au milieu des deux hommes en leur arrachant sa fille.)* — Ah! ma fille!

DIGHTON. Vos cris et vos larmes sont inutiles, madame. Les quarante heures sont passées. Est-ce notre faute si vous avez dormi?

LA REINE. Passées!... passées!.. oh! elle est morte! *(A Dighton qui veut reprendre Elisabeth.)* Ah! laisser-moi l'embrasser! *(Elle s'assoit par terre et prend sa fille dans ses bras.)* O mon Dieu! elle est donc morte!... Oh! soyez tranquille, je suis sa mère, je l'ai si souvent portée dans sa jeunesse, que j'en ai l'habitude, allez!

DIGHTON, *à Forrest.* Allume le fourneau, moi je m'occuperai de la pierre. *(Il descend dans le caveau; Forrest allume le fourneau.)*

LA REINE. Morte!... dix-huit ans! ma pauvre fille!... Laisse-moi te regarder pour un siècle!... C'est donc fini!... Oui, morte!... Où est-elle cette lèvre rosée qui me sourit? où est-elle cette main amie qui me soutenait?

DIGHTON, *remontant.* Passe-moi le grand ciseau. *(Il descend dans le caveau; on l'entend cogner.)*

LA REINE. Plus rien! *(Appelant.)* Ma fille!... *(Les coups de marteau attirent son attention. Avec égarement à sa fille.)* Entends-tu?... c'est la dernière demeure qu'on prépare. — Allez, allez, ce ne sont pas des pierres, c'est mon cœur qui éclate sous vos coups! — Mon Dieu, mon Dieu! — Et j'ai pu dormir près de ton cadavre... Et mon som-

Digitized by Google

meil n'a pas été la mort! (*Elle rit.*) Oui, ris, ris .. j'ai vu des insensés qui riaient à l'agonie de la personne aimée... si j'allais rire en voyant retomber le couvercle de pierre sur ma fille? Rire? (*Portant les mains à sa tête.*) Ah! malheureuse, calme-toi, calme toi! (*Elle reste l'œil hagard et comme folle de douleur.*)

DIGHTON, *remontant du caveau, à Forrest.* La crise est passée, nous pouvons nous risquer. (*Ils prennent Élisabeth avec précaution, l'un par les pieds, l'autre par la tête, et l'emportent dans le caveau.*)

LA REINE, *dans la même pose.* C'est fini!... c'est bien fini!... en voilà trois!... Mes trois enfants! (*Comptant sur ses doigts.*) Édouard, Richard, Élisabeth... Trois!... et je vis, moi, je vis! (*Forrest et Dighton reparaissent.*)

FORREST. C'est égal... ça n'a pas l'air d'une vraie morte.

DIGHTON. Tu étais né pour être sacristain. Allons, viens.

FORREST. Je ne sceller ai pas la pierre; tu me le ferais étouffer comme les autres!

LA REINE, *s'apercevant qu'on lui a enlevé sa fille et se levant.* Sceller la pierre? sur mon enfant? Et moi? (*Elle se place devant le caveau.*) Et vous ne m'enterrerez pas vivante avec elle? Ah! toutes deux, vous dis-je? toutes deux!... Que vous a-t-on promis pour cela? Cent, deux cents, trois cents couronnes?... Eh bien! je vous offre le double. . Oui, le double... une fortune enfin, voulez-vous?... vous ne sceller ez pas le pierre?

DIGHTON, *à Forrest.* Emmène-la, je me charge du reste. — Qu'attends-tu?

FORREST. Je ne veux pas!

DIGHTON. Je vais prévenir Lelmerey.

FORREST, *se plaçant devant lui.* Tu ne sortiras pas!

DIGHTON, *tirant son poignard.* Vrel Dieu! si tu tiens à dormir en terre sainte, tu y seras tout porté!

FORREST Ça me va! (*A la Reine.*) Allez, madame, allez... allez près de votre fille... S'il faut à Dieu du temps pour faire un miracle, il l'aura! (*La Reine descend dans le caveau.*)

DIGHTON. Ah! bandit, j'aurais dû te tuer depuis longtemps! (*Ils se battent. Dighton, reculant.*) Ah!

FORREST. Tu es blessé?

DIGHTON. Non, écoute!... Nous sommes perdus, on crie vive Richemond! (*On entend des cris confus qui se rapprochent.*)

FORREST, *écoutant.* Non, on crie vive Richard!

DIGHTON, *de même.* Tu as raison, c'est Richard!

FORREST, *avec terreur, et écoutant.* Non, c'est Richemond! (*Il va regarder du haut de l'escalier. Redescendant aussitôt.*) Malheur! c'est Richemond!... Richemond qui vient de ce côté, ivre de joie et d'amour, et qui ne trouvera plus qu'un cadavre! Nous sommes perdus, nous sommes perdus!

## SCÈNE III.

DIGHTON, FORREST, SCROOP, RICHEMOND, BARONS.

SCROOP, *entrant le premier.* Par ici, milords, par ici! Enfin! l'Angleterre est sauvée? Richard est en fuite! (*Serrant la main à Richemond qui arrive.*) Richemond!... vous êtes vainqueur et Dieu vous conduit! — Élisabeth, fille d'Édouard, reine d'Angleterre, où êtes-vous?

DIGHTON, *tremblant.* Nous étions déterminés à la sauver, milord...

RICHEMOND. A la sauver? qui? Élisabeth?

SCROOP. Que veux-tu dire?

FORREST. Elle ne s'est pas éveillée, milord...

DIGHTON. Nous l'avons descendue dans le caveau...

RICHEMOND, *avec douleur.* Ah!

SCROOP, *atterré.* Mon Dieu, voilà donc le prix que vous me réservies pour tant de sacrifices et de dévouement!

RICHEMOND. Elle est morte, milords, elle est morte!

SCROOP. Hawkins? Hawkins!

RICHEMOND. J'ai tant tardé aussi! (*Regardant dans le caveau.*) Pauvre enfant! tu étais la fiancée de la mort! — Vous êtes bien heureux de pouvoir pleurer, milords. — J'ai là sa dernière lettre... elle m'écrivait : A toi ou à la mort... Elle a tenu parole, vous voyez! (*Descendant lentement dans le caveau appuyé sur Scroop.*) Morte! morte!

SCROOP. Malheur! malheur! (*Ils disparaissent. Tous les Barons se pressent tristement vers l'entrée du caveau. En ce moment Richard paraît au haut de l'escalier du fond; il est pâle et se traîne à peine; il est enveloppé dans son manteau.*)

## SCENE IV.

LES MÊMES, RICHARD.

RICHARD, *à part.* Je me suis traîné jusqu'ici pour ne pas mourir sous leurs yeux. — Les maladroits! tant de blessures pour un seul homme! (*Apercevant les Barons.*) Ah! je suis vengé! (*Avec un rire sardonique.* Ah! ah! ah!

LES BARONS, *se retournant,* Richard!

MONTAGU, *tirant son épée.* Il a survécu à ses blessures, achevons-le!

TOUS, *tirant leurs épées et se précipitant sur Richard.* Oui, achevons-le, achevons-le!

RICHARD, *descendant lentement l'escalier, les bras croisés.* Vous m'assassinerez, n'est-ce pas? (*Ils hésitent à frapper.*)

PREMIER BARON. Tu as tué mon fils!

DEUXIÈME BARON. Tu as tué mon frère!

TROISIÈME BARON. Tu as tué mon père!

RICHARD, *marchant sur eux.* Et je vous tuerai, car vous êtes des traîtres aussi! (*Ils reculent.*) Rebelles!. . Élisabeth est morte, et je suis désormais l'héritier de la maison d'York, et vous osez paraître les épées nues devant moi!.. Les épées au fourreau et genou en terre... car c'est Richard qui est devant vous, car c'est votre roi qui vous l'ordonne.

MONTAGU. Ne tremblez pas, milords, ne tremblez pas... Ce n'est que l'ombre de Richard, voyez! (*Il lui arrache son manteau et montre sa poitrine ensanglantée.*)

RICHARD. Genou en terre, vous dis-je, genou en terre... Je suis le roi, encore le roi, toujours le roi! (*Richemond remonte le premier du caveau et pose la main sur l'épaule de Richard en lui montrant Élisabeth, qui paraît à son tour appuyée sur sa mère et suivie de Scroop.*)

RICHEMOND. Crois-tu?

RICHARD, *reculant épouvanté.* Ah!

## SCENE V.

RICHARD, RICHEMOND, ÉLISABETH, LA REINE, SCROOP, LES BARONS.

ÉLISABETH, *montrant Richemond.* Roi Richard, salue! ton châtiment commence avec notre bonheur.

LA REINE. Roi Richard, salue! tu avais compté sur les larmes impuissantes de la mère, mais tu as oublié le désespoir de l'amant. L'amour a crié : Lève-toi! et la morte a secoué son linceul en répondant : Me voilà!

SCROOP. Salue! salue! tu avais l'enfer, nous avons le ciel!

RICHARD. J'avais ma volonté. — (*A Richemond, en lui montrant le poing.*) Tu ne m'as pas vaincu, tu m'as volé!... Ah! larron!... Ah! vous avez voulu voir Richard mourant... Eh bien! qu'y gagner-vous? Richard mourant vous fait encore trembler!... O stupide humanité!... Bandits! traîtres! rebelles! (*Il se retient à la croix en les injuriant. Les Lords portent la main à leurs épées.*)

RICHEMOND, *les arrêtant.* Ne frappez pas un ennemi à terre; son sang vous rejaillirait au front avec la honte et l'impiété de votre action. Respect au vaincu, respect au mort.

RICHARD, *se redressant.* Où est-il le mort?... (*Essayant de marcher.*) Ils ont raison... et moi aussi... je suis mort et je vis!... (*Le délire le prend.*) Je veux mourir couronne en tête!... Ma couronne!... Ah! elle est d'épines!... (*Avec délire.*) Trahison! York et Lancastre! Richemond et Raoul!.. trahison! trahison!... Un cheval, vite, un cheval!... donne-moi ton épée!... (*Se mettant dans l'attitude du combat.*) Ah! ah! vous êtes plus pâles que ceux que j'ai tués!... Vous vouler vous venger... approchez! (*Il frappe dans le vide avec l'épée qu'il croit tenir.*) Un flot de sang m'a apporté... un flot de sang me remportel La vie, la belle guenille! la mort, la belle affaire!... Mon corps, je ne le sens plus, prenez, vous le volez aux vers! O stupide humanité! (*Avec un rire terrible.*) Ah! ah! ah! (*Il tombe et meurt.*)

SCROOP, *à Forrest et Dighton.* Vous descendrez ce corps dans ce caveau.

RICHEMOND. A Londres, milords, à Londres!

TOUS, *brandissant les bannières et les épées.* Vive Richemond! vive Élisabeth!

SCROOP, *serrant la main de Nelly.* Vive ma belle Nelly, ma femme! (*Forrest et Dighton prennent Richard. Le rideau tombe.*)

76671

FIN.

N.e d'invent: 150

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

Digitized by Google